

Sommaire

Ingénieur-concepteur, et urbaniste ! Franck Boutté, Grand Prix de l'urbanisme 2022	9	La crise est un moteur ENTRETIEN AVEC FRANCK BOUTTÉ par Ariella Masbounji et Antoine Petitjean	68	5^e exploration Oudupo (Ouvroir de durabilité potentielle) Charte d'aménagement durable pour Bordeaux Euratlantique La ville, un assemblage de singularités, île de Nantes	117	12^e exploration Le commun comme projet La rue commune, vectrice de nouveaux usages	159
Explorateur de temporalités et spatialités multiples INTRODUCTION par Pierre Veltz	10	PAROLES Pour un urbanisme sobre par Anne Hidalgo La technique n'est rien sans l'imaginaire par Bernard Reichen Associer avec subtilité conception et ingénierie par Carine Robert	84	6^e exploration Du Bâtiment à énergie positive au Territoire à énergie globale positive Calcul sur mesure pour mutualisation appropriée, Écoquartier Hoche Une synergie entre neuf et existant, Cité municipale de Bordeaux Rétroagir positivement sur un territoire, Nanterre Quand le neuf finance la réhabilitation de l'ancien : une boucle énergétique locale autour de 1000 arbres, Paris	123	Six sélectionnés Dominique Alba Nicolas Détrie Sébastien Marot Claire Schorter Simon Teyssou TVK	165
Un éventail de méthodes pour explorer la multiplicité des territoires ENTRETIEN AVEC FRANCK BOUTTÉ par Ariella Masbounji et Antoine Petitjean	14	UNE PAROLE EN ACTION Principales interventions de Franck Boutté, 2007-2022	86	7^e exploration Réversibilité multiple À la recherche du bâtiment durable par excellence, Clichy-Batignolles, Saussure Paris Haussmann, Modèle de ville, Paris	129	Une sélection qui fait sens Introduction, par Ariella Masbounji	166
PAROLES L'architecture est l'art d'habiter le temps par Umberto Napolitano Partager la culture du projet par François Leclercq	36	Douze explorations	88	8^e exploration Équité territoriale et gouvernances renouvelées Le partage des ressources au cœur du projet Confluence Seine-Oise L'intelligence collective à l'heure de la coopération territoriale, Alsace Jouer pour concevoir, Ecopoly	135	« Plus belle la ville » par Dominique Alba	169
Et maintenant ? Territoires cherchent futur	39	1^{re} exploration La ville dessinée par la contrainte Avenir Gambetta, Ivry-sur-Seine Le nageur, le danseur et le fakir, Bercy Charenton	91	9^e exploration Explorations paramétriques Paramétrer les morphologies urbaines, MESH Prendre en compte la complexité de la ville, MESH 2C Habiter La Grande-Motte Un bioclimatisme territorial, Changli, Chine	141	Urbanisme de bifurcation écologique par Nicolas Détrie	181
Et maintenant ? AUTOBIOGRAPHIE SCIENTIFIQUE par Franck Boutté	41	2^e exploration Le calcul comme boussole Un <i>City calculator</i> pour évaluer la métropole, Grand Pari(s) 1 Questionner et hiérarchiser les qualités des formes urbaines, Ivry Confluences	97	10^e exploration Métabolisme urbain Montpellier Métropole Territoire	147	Translation : de l'extension des villes à l'approfondissement des territoires par Sébastien Marot	195
PARCOURS Faire, faire, faire	57	3^e exploration L'écologie du Sud Quand le vent dessine la ville, Zenata Pour s'adapter au milieu : apprendre à désapprendre ! Casa Anfa Anticiper la résilience d'une ville nouvelle, Fom El Oued	103	11^e exploration La part inconstructible des territoires Un contre-projet pour Neom, Arabie Saoudite 55 000 ha de nature, Bordeaux Une armature naturelle pour la ville nouvelle de Weifang, Chine	151	Réparer les métropoles par Claire Schorter	207
42 + X OBJETS À RÉACTION POÉTIQUE Inspirations	58	4^e exploration Le Sud comme horizon : l'habitabilité 2050-2100 Rafraîchir Notre-Dame, Paris Vers de nouvelles structures territoriales écologiques, Montpellier 2040 Typologies architecturales bioclimatiques : s'inspirer du Sud, Bègles, Le Caire, Marseille, Montpellier	111			Un récit alter urbain par Simon Teyssou	221
Franck Boutté Consultants Une équipe à la frontière entre recherche et opérationnel PORTRAIT D'AGENCE par Antoine Petitjean	61					L'imprévisibilité du monde, suivre le fil des infrastructures par TVK	233
PARCOURS D'AGENCE Une équipe aux multiples profils, les collaborateurs	65					Un Grand Prix de l'urbanisme Matières, Manières	245
PAROLES Pour une hétérogénéité féconde par Stéphanie Jannin Mettre le territoire en mouvement par le projet par Valérie Mancret-Taylor et Éric Lagandré	66					Le Grand Prix Pour une parole directe des mondes de l'urbanisme par Antoine Petitjean	246
						Le jury	252



Ingénieur- concepteur, et urbaniste !

Franck Boutté,
Grand Prix de
l'urbanisme 2022

Explorateur de temporalités et spatialités multiples

Pierre Veltz

En couronnant Franck Boutté, le jury du Grand Prix de l'urbanisme n'a pas seulement distingué le parcours exemplaire d'un praticien, architecte, urbaniste et ingénieur, qui fut l'un des premiers à comprendre que la question environnementale ne pouvait pas constituer simplement un chapitre ou une annexe verte dans les projets, mais impliquait une redéfinition profonde des métiers de la conception.

Ce Grand Prix nous a fait aussi le cadeau d'un document passionnant où Franck Boutté explicite et formalise une « pensée construite en continu par l'action », comme il le dit lui-même, au gré, et je dirais presque au hasard, de commandes successives qui sont à chaque fois l'occasion d'aller plus loin dans la réflexion, sans jamais tomber dans la répétition ou le systématisme.

Je connaissais Franck pour l'avoir croisé dans des groupes de réflexion, colloques ou autres, mais j'avoue que c'est en lisant cette synthèse rédigée pour le Grand Prix que j'ai vraiment pris conscience de la richesse, de la force et de la brûlante actualité de sa pensée. Franck va à l'essentiel lorsqu'il écrit : « Il faut passer de l'urbanisme écologique à l'écologie urbaine. » (On pourrait dire aussi : « territoriale », en gardant en tête le refus salutaire des périmètres qui lui est cher.) C'est exactement cela. Mais il faut avouer que nous ne savons pas bien faire et que la plupart des projets restent inscrits dans le premier mode. (On pourrait dire, sans ironie et sans condescendance : des projets « traditionnels verdis ».) Il ne faut pas, du reste, en rejeter la faute sur le conservatisme des concepteurs, la commande publique ou privée ayant elle-même énormément de mal à se dégager des visions anciennes profondément sectorialisées. Franck Boutté n'est pas le seul à poser les questions cruciales de la transversalité, des temporalités multiples (penser ensemble l'amont et l'aval, l'urgence et l'anticipation), des échelles spatiales imbriquées (toutes les échelles sont bonnes, et tous les périmètres doivent être questionnés, déconstruits), de l'importance du plein dans le vide et du vide dans le plein, etc. Mais son formidable mérite est qu'il ne se contente pas de sauter comme un cabri en disant « complexité, complexité », et en agitant Morin ou de Rosnay. Avec son équipe, il s'y colle vraiment ! Il cherche des voies concrètes pour sortir des vieilles routines. Ce faisant, il défriche des pistes multiples. Il soulève de gros lièvres comme l'absurde centrage de nos politiques énergétiques sur le seul « bâtiment-terminal ». Il relativise ce qui, dans le « métabolisme urbain », relève vraiment des objets construits, et ce qui relève de nos modes de vie et en particulier de notre alimentation. Il remet l'adaptation au centre de la réflexion, alors que

nos politiques publiques visent surtout l'atténuation – l'un n'empêchant pas l'autre, évidemment. Il témoigne d'une imagination méthodologique étonnante, mais ne fait jamais passer la méthode avant le fond. En bon ingénieur, il est attentif aux ordres de grandeur (ces grands oubliés des politiques environnementales) et il déploie son esprit analytique. Mais il ne succombe pas à la déformation si courante des ingénieurs qui consiste à croire que les réponses sont plus importantes que les questions, et que pour une question donnée, il n'y a qu'une bonne réponse. « La propension à questionner la question », pour reprendre ses propres termes, est au cœur de sa démarche. Et c'est pourquoi elle est réjouissante.

Comment définir une ville, un territoire « durables » ? En réalité, rien n'est vraiment clair, nous tâtonnons. Et comme toujours quand la complexité se marie à l'urgence, ce sont des concepts prêts à l'emploi, des mots-valises et des « solutions » stéréotypées qui tendent à s'imposer. Pas par paresse intellectuelle (encore que...), mais parce qu'il n'est vraiment pas facile de trouver des réponses opératoires dans les écheveaux d'interactions que sont les territoires habités. Il est tellement plus simple de s'accrocher à des balises familières (la densité, l'étalement, les modes doux, etc.). Et c'est ainsi que tous les plans climat, par exemple, finissent par se ressembler comme des clones.

Ma conviction est que nous avons maintenant besoin d'approfondissements conceptuels, théoriques (osons le mot), notamment sous l'angle des temporalités et des spatialités multiples qui sont au fondement de la réflexion de Franck. S'agissant de ces échelles, je note au passage que nous ne dépassons guère l'échelon des villes et de leurs alentours, parfois des régions. Mais *quid* de l'échelle nationale et européenne ? Pour le développement des nouvelles énergies du soleil, du vent et de la biomasse, c'est bien à ces échelles larges qu'il faudra raisonner, en respectant bien sûr les spécificités locales. Franck a établi un magnifique schéma pour montrer la genèse de ses idées, bel exercice de réflexivité. Ce schéma s'ouvre en large éventail sur de nombreuses pistes.

Mais nous avons besoin aussi, maintenant, de Franck Boutté pour nous aider à monter en généralité, à inventer des outils et des concepts nouveaux et partageables, en partant des expériences foisonnantes qui se déploient aujourd'hui un peu partout sur nos territoires et dans le reste du monde. Il est temps que Franck, avec beaucoup d'autres collègues issus de multiples horizons, fasse école !



Un éventail de méthodes pour explorer la multiplicité des territoires

Entretien avec Franck Boutté

Ariella Masbounji, Antoine Petitjean

Le choix du jury pour le Grand Prix de l'urbanisme 2022 prend un sens particulier dans un contexte de crise énergétique, et plus fondamentalement de raréfaction des ressources à l'échelle globale. En tant qu'ingénieur-concepteur, Franck Boutté tente d'imposer l'enjeu environnemental dans la fabrique architecturale et urbaine, interrogeant les périmètres de projet prédéfinis autant que l'objet architectural, toujours envisagé par le prisme de son rôle urbain et de son impact territorial. Questionnant les leçons de l'histoire à partir des besoins et usages contemporains, en prise continue avec les avancées de la recherche appliquée en matière d'écologie, il place au cœur de son exercice professionnel la qualité de vie, souvent oubliée des référentiels ou des démarches trop confiantes dans la technique et ce faisant oubliées du récit nécessaire à chaque territoire pour envisager son futur. Partant d'un guide sur la construction durable, ouvrage collectif édité en 2003, il élargit progressivement son champ de réflexion au projet urbain, explorant les mécanismes de péréquation et de mutualisation (énergétique et autres) qui pourraient permettre d'échapper aux périmètres spatiaux ou temporels incapables de saisir à juste échelle les enjeux environnementaux. Il propose ainsi le concept de Tegpos, territoire à énergie globale positive. Il défend aussi une « écologie du Sud » articulant qualité de vie, sobriété et bioclimatisme, qui offre, à l'heure du changement climatique dans la vieille Europe, des guides bien éloignés des dispositifs mécanisés high tech. Avec Bernard Reichen à Casablanca (Anfa et Zenata), il fait ainsi de l'écologie méditerranéenne une école permettant de renouer avec des savoirs ancestraux et vernaculaires, rétifs à leur modélisation par le calcul et pourtant garants de fraîcheur (l'ombre et le vent). Récemment lauréat avec le paysagiste Bas Smets du projet de requalification des abords de Notre-Dame de Paris, il met à profit cet enseignement en imaginant des dispositifs urbains et paysagers de rafraîchissement de l'espace public comme autant de « figures de durabilité » anticipant le climat futur de la capitale. Ce faisant, c'est une autre manière de penser le bâtiment, l'opération urbaine, la métropole et au-delà le territoire dans son ensemble, qui émerge. Ce qui n'empêche pas Franck Boutté de se frotter au travail de prescription

environnementale, accompagnant de grands projets urbains sur la durée, notamment sur l'île de Nantes, où il rédige avec son équipe une charte pensée comme une « prescription ouverte » observant une approche matricielle désireuse d'articuler efficacement les temps et les échelles du projet. À l'autre extrémité du spectre de l'urbanisme, il défend le rôle de l'environnement dans l'exercice de prospective territoriale et propose, avec François Leclercq, de penser le Scot de Montpellier en projet de territoire de plein droit, embrassant tout à la fois les enjeux hydrauliques, agricoles, énergétiques, de revitalisation urbaine... Des expériences qui le mettent désormais sur la piste de la « part inconstructible des territoires », considérant l'aménagement non plus comme la cause du projet mais comme une conséquence de la réhabilitation des milieux et cycles naturels. Une piste qui conduit aussi à la nécessaire mobilisation des citoyens, faisant du projet un acte majeur de renouvellement de l'urbanisme pensé dans sa dimension pleinement politique et « inductive ». L'entretien qui s'ouvre ici est une promenade au travers des grands thèmes et questions qui innervent la pensée du Grand Prix de l'urbanisme 2022.

De la pertinence des certifications et des labels

En tant que consultant en environnement, vous êtes continuellement confronté aux labels et certifications. Quelle en est votre approche, et comment négociez-vous avec la pléthore actuelle de référentiels qui s'appliquent aux projets architecturaux et urbains, à toutes les échelles ? Est-ce selon vous une bonne manière d'appréhender l'écologie en projet ?

Franck Boutté [FB] : Notre métier, qui est un métier de situations, est exposé à l'inflation des référentiels, normes et labels (pour le moment à l'échelle architecturale davantage qu'à l'échelle urbaine, ce qui serait d'autant plus dangereux). Cette force de la logique de certification a des vertus mais elle peut aussi appauvrir le métier, le cantonner à une approche arithmétique désincarnée qui est à l'origine d'un vrai malaise professionnel. Nous avons perdu plusieurs collaborateurs à l'agence, malheureux d'être confrontés à ce mode de pensée qui exerce une vraie pression sur les équipes. Je ne tiens cependant pas le discours critique convenu, relativement répandu chez certains concepteurs. Mettre sur le dos des labels et autres référentiels toute la responsabilité des dysfonctionnements en matière de conception serait trop facile ! Il y a du bon dans le fait d'objectiver le comportement des bâtiments du point de vue thermique et plus généralement environnemental. Mais je le dis haut et fort : si le projet fait référence, le référentiel ne fait jamais projet ! En tant que garde-fous, les labels et autres certifications ont une utilité, mais quelle logique y a-t-il à requérir trois ou quatre certifications superposées, ce que nous demandent certains opérateurs ? Aucune course à la certification n'a permis d'éviter l'obsolescence accélérée d'un bâtiment

mal conçu. En matière de confort d'été, l'épaisseur de la façade, les hauteurs des étages, la taille des fenêtres comme la qualité des châssis et le dessin des menuiseries, mais aussi les enjeux de confort et d'usages de l'ensemble de ces dispositifs, tous ces aspects échappent à la certification qui, à l'inverse, prend en compte la débauche de gadgets domotisés très souvent prématurément obsolètes. On peut alors s'interroger sur l'intelligence du processus de certification, souvent très coûteux. C'est pour cela que nous déclinons les missions qui nous cantonneraient à une approche trop partielle du projet : nous ne sommes pas opposés aux référentiels par principe, mais nous refusons de nous laisser imposer une vision purement technique de la performance environnementale ou énergétique. Pour un maître d'ouvrage comme pour une collectivité, le recours à cette forme de validation par des tiers revient à se démunir de son propre récit bien plus qu'à s'assurer un gage de qualité. Une des parades possibles consiste donc en l'élaboration de récits de durabilité alternatifs, fondés sur la recherche d'une qualité intrinsèque des bâtiments et des quartiers mais aussi d'une grande qualité d'usage.

Sans être parfaits ni inspirants, les labels ont toutefois eu une utilité, ne serait-ce que pour objectiver la performance environnementale auprès d'acteurs (publics comme privés) qui, il y a une quinzaine d'années, n'en étaient pas coutumiers et n'y étaient pas même sensibilisés...

[FB] : Oui, mais nous n'en sommes plus là ! Et surtout : à tout vouloir traiter, on ne fait rien de vraiment intéressant et on génère des référentiels qui peuvent être pervertis. Pour prendre les exemples du label BBC (Bâtiment basse consommation) ou des premières versions des référentiels HQE (Haute Qualité environnementale) : malgré leurs mérites, ils ne garantissent pas en eux-mêmes la qualité d'un projet et peuvent parfois conduire à un nivellement, car, appliqués à la lettre, ils ont eu pour conséquence la construction de bâtiments hypercompacts donc épais, percés de petites fenêtres, irrigués par des parties communes sans lumière, sans balcons pour éviter les ponts thermiques. Du pain béni pour les promoteurs qui se sont saisis de ces prescriptions génériques pour justifier des économies de construction drastiques. Lorsque les labels environnementaux deviennent les alliés de l'optimisation financière au lieu d'être des alliés de l'écologie, il y a un problème !

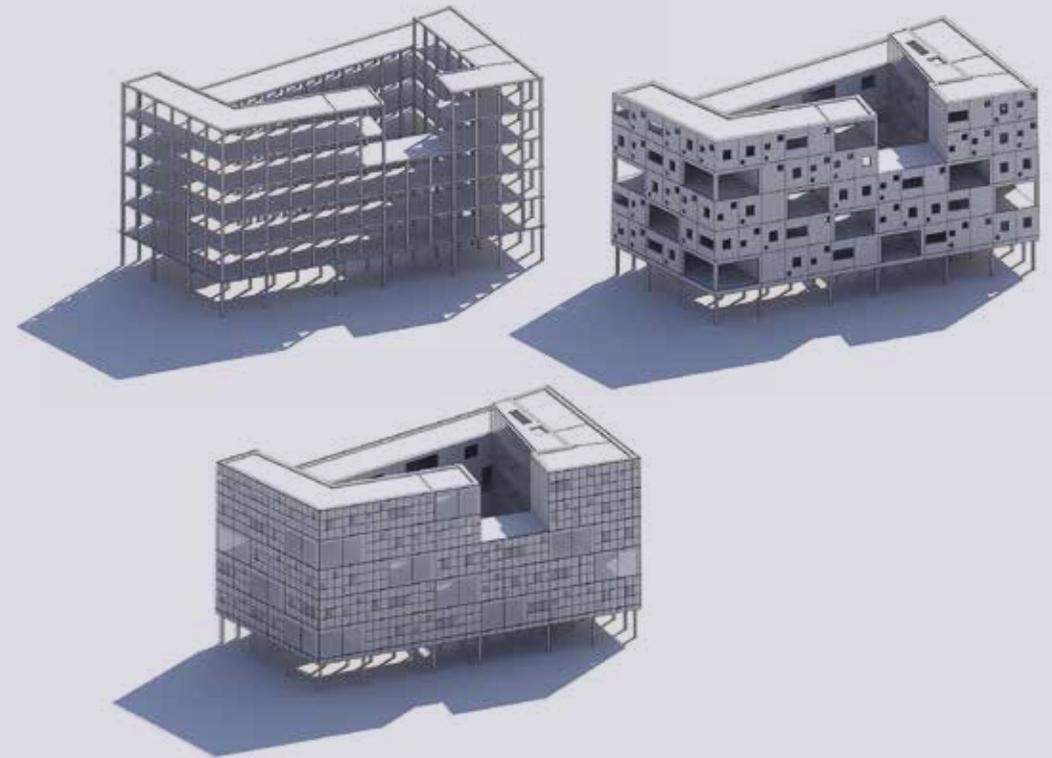
L'impensé des impacts des labels sur la qualité urbaine, qui n'est pas une mince question, est également une question en soi. Un organisme de certification se basant sur ses propres référentiels est incapable de tenir pleinement compte des spécificités du projet et de sa relation au milieu urbain dans lequel il s'inscrit. Il y a de nouvelles manières d'évaluer les projets, comme les labels Bâtiment durable Méditerranée, ou Bâtiment frugal bordelais, portés par nos pairs et non par des organismes

À CHAQUE CLIMAT SON ARCHITECTURE

79 logements à Bègles, LAN, 2015

À Bègles, avec LAN, nous avons développé le concept d'un bâtiment à compacité variable. À l'origine : l'opportunité de bénéficier d'une vaste parcelle, trop grande pour la programmation résidentielle attendue. Deux options : libérer un vaste espace vert de pleine terre ou occuper toute la parcelle au moyen d'un volume unique, vaste et très poreux. C'est l'approche climatique qui a permis d'arbitrer : dans le Bordelais, on vit un mois en climat germanique, trois mois en climat méditerranéen, et le reste du temps... en climat bordelais ! Pour répondre à cette spécificité climatique, nous avons offert à chaque logement un espace extérieur presque aussi grand que l'intérieur. En découle une superposition de maisons, des bâtiments très fins et traversants, composant un volume dont l'enveloppe extérieure s'ouvre ou se ferme en fonction des besoins de confort et des saisons. Si on écoute les labels, obtus et « hiverno-centrés », c'est la performance thermique

qui prime, ce qui conduit à une sur-solarisation, une sur-étanchéité et une sur-isolation. Le projet, prenant acte de son appartenance à un climat atlantique tempéré (très ponctuellement rigoureux car ni nordique ni parfaitement méditerranéen), définit une architecture de l'intersaison apte à se protéger des ardeurs estivales et du froid, mais surtout à profiter des longues plages intersaisonniers propres au territoire. Ce projet est à l'origine d'une formulation d'un bioclimatisme bordelais, idée présente dans les réalisations d'architectes comme Lacaton-Vassal, Courtois ou Lajus-Pueyo, qui ont inventé une forme de localisme climatique bordelais bien qu'ils ne l'aient pas, alors, exprimé en tant qu'entrée conceptuelle de leurs projets. C'est l'occasion de tester des dispositifs amovibles et low-tech dans les bâtiments en vue d'assurer une versatilité à l'enveloppe afin de s'adapter à l'amplitude des températures dans la succession des saisons.



Et maintenant ?

Territoires cherchent futur

Et maintenant ?

par Franck Boutté

La construction d'une pensée

1968-1996 : Formations multiples

Je suis né en avril 1968 à Boulogne-sur-Mer. J'ai grandi dans une société libérée par la génération de mes parents du joug des pouvoirs établis et des trajectoires toutes tracées, dans une ambiance soixante-huitarde libertaire, athée, progressiste, insouciant, sans bornes ni limites.

J'y ai développé une hypersensibilité et une méfiance absolue vis-à-vis de la pensée normative, de la doxa, des idées préconçues. Nourri par la lecture de Nietzsche, je crois avoir fait mien le projet du *Crépuscule des idoles*, de la pensée « à coups de marteau », de la « dés-idéologisation », de la construction par la déconstruction préalable.

Né dans le nord de la France, j'y ai une grande partie de ma famille mais je n'ai eu que très peu l'occasion d'y créer des racines. Mon père avait fait le choix après Polytechnique de rentrer à la SNCF, et à l'époque, découvrir et appréhender la diversité des métiers et la multiplicité des fonctions avant d'accéder à des postes de commandement constituait un passage obligé. Conséquence : nous déménageons tous les deux ans, voire tous les ans, sans pouvoir se fixer quelque part. Mais j'ai eu la chance d'habiter à proximité immédiate des faisceaux ferroviaires et des trains, voire dans le bâtiment voyageurs de la gare de Lille, un type d'environnement qui ouvre les horizons et donne le goût de l'ailleurs.

Dans ce contexte, il est difficile d'avoir des certitudes et des points de vue affirmés et impossible de revendiquer une appartenance pour penser l'ailleurs. Construction par la réaction ? Je cherche depuis des points d'ancrage conceptuels et territoriaux, des lieux où me poser, à affirmer la primauté du local, du contexte et de l'endogénéité, à construire des repères.

Après un passage à Paris, gare du Nord, nous nous installons à Rennes pour cinq ans, le temps pour moi du lycée et des classes préparatoires. Après un premier parcours scolaire parisien un peu chaotique, je découvre avec bonheur l'univers scientifique et les mathématiques à un très haut niveau. La prépa éprouvante oblige à une forme d'abnégation mais l'abstraction du langage, la construction de ses propres repères et de ses cheminements pour comprendre et manipuler ce qui n'est ni intuitif ni trivial compose un exercice très proche de la philosophie, tout particulièrement de la pensée nietzschéenne, ce qui me comble.

La rigueur scientifique, l'abstraction et la beauté des constructions mathématiques, le goût du calcul et de la démarche objectivée, l'expérimentation, la recherche de la preuve, marqueront durablement ma façon

Franck Boutté / L'urbanisme, vecteur de transitions, Grand Prix de l'urbanisme 2013 / ISBN 978-2-86364-422-5

www.editionsparentheses.com



de penser et d'agir. Depuis lors, je n'ai cessé de chercher, d'expérimenter, de faire et défaire, de tester et d'établir au fil de l'eau, de préciser points de vue et convictions. L'expérimentation et l'évaluation sont mes outils, le doute est mon moteur, le résultat ma satisfaction et, de façon récurrente, de nouveau mon doute.

Après cette parenthèse atlantique, retour à Paris, que je n'ai dès lors plus quitté, pour intégrer les Ponts et Chaussées que j'ai eu la chance de rejoindre au 28 rue des Saints-Pères. Magie : le bâtiment est somptueux, les circulations de l'école tapissées d'aquarelles d'ingénieurs talentueux du XIX^e siècle, représentant constructions et ouvrages d'art, le terme m'apparaissant prendre tout son sens. Je suis subjugué par la cohérence entre la fonction et l'esthétique de ces constructions, la rigueur et la beauté des représentations, l'ingéniosité de ces ingénieurs. Je me dis que je suis à la bonne place.

Mais en fait, pas tout à fait. Je tombe dans une période où les Ponts se cherchent un peu ; les disciplines historiques de l'école autour de la culture constructive et de l'aménagement du territoire sont un peu délaissées au profit des mathématiques financières, des statistiques, du montage et de la gestion d'opérations. Le choix des enseignements est presque entièrement à la carte, et même s'il permet une articulation bienvenue avec les horaires des séances de cinéma des salles art et essai qui fourmillent dans le quartier, il fait perdre en lisibilité et en cohérence.

Plus grave, la notion de projet me paraît absente de l'enseignement. Les approches disciplinaires, sectorielles, analytiques, l'occultation des enjeux sociétaux : cela me semble bien éloigné de ce que donnent à voir, à comprendre et à imaginer les inventions et les représentations des ingénieurs du XIX^e siècle qui nourrissent chez moi la culture du projet.

Quelques personnalités rencontrées dans l'enceinte de l'école éveillent ma curiosité et mon inspiration : Antoine Picon analyse brillamment les difficiles rapports entre ingénieurs et architectes, révélant que les deux cultures complémentaires forment deux facettes d'une même réalité ; Christian Queffelec tente de distiller une culture architecturale aux élèves ingénieurs ; enfin, en deuxième année, j'ai la chance de pouvoir suivre le dernier cours dispensé à l'école par Paul Chemetov, avec Marc Mimram. Le projet est ici au cœur de l'enseignement, le programme et la problématique posés comme préalables, les connaissances scientifiques et les approches calculatoires convoquées intelligemment pour répondre à une question. Je suis désormais convaincu qu'il faut aller voir du côté de l'architecture où l'on enseigne le projet !

Pour me conforter dans ma décision, j'effectue un stage d'un an entre la deuxième et la troisième année à l'Agence des gares de la SNCF, l'ancienne Arep, où je rencontre des hybrides ingénieurs-architectes, Jean-Marie Duthilleul, Étienne Tricaud, et leur projet pour le réseau des nouvelles gares TGV qui associe les savoirs des ingénieurs et des architectes. Je m'y retrouve pleinement.

J'ai la chance d'y faire la connaissance de John Curran, architecte irlandais, qui a été à la manœuvre de projets emblématiques dans des agences de renom : Jacques Ripault, Michel Kagan, Lazo & Mure, tous « néo-modernes » comme on les qualifie alors. Cette rencontre est fascinante et déterminante pour moi : John m'apprend tout des architectes et des projets du Mouvement moderne. À cet instant, je deviens « architecte ». C'est décidé, je poursuivrai mes études en école d'architecture et sur les conseils de John, j'opte pour le groupe Uno : Henri Ciriani, Édith Girard et Laurent Beaudoin, entre autres.

Petite anecdote révélatrice de l'époque, où les cursus hybrides étaient rares. Je demande à la pédagogie des Ponts si je peux commencer des études d'architecture tout en achevant mes études aux Ponts. La réponse, cinglante, me liquéfie : « Tu veux faire archi, tu es fou, tu vas dévaloriser ton diplôme des Ponts. » C'est un peu comme les voitures, l'ingénieur d'une grande école a sur le marché du travail une cote maximale à sa sortie, et ensuite décote comme à l'argus... Je décide alors de finir ma scolarité avant d'en débiter une seconde.

J'entreprends pour mon projet de fin d'études une recherche sur les débuts de l'industrialisation de la construction au sortir de la Seconde Guerre mondiale. La période de confidentialité de cinquante années vient de prendre fin. Je me prends au jeu à Fontainebleau d'ouvrir pour la première fois les boîtes scellées des archives du ministère de la Reconstruction et de l'Urbanisme, et me délecte de la lecture de l'analyse et de la reconstitution de la grande Histoire et des petites histoires de la période, au cours de laquelle le MRU a mis en place un important programme d'expérimentation et d'évaluation pour faire éclore de nouveaux procédés constructifs industriels permettant de répondre au besoin urgent de construire plus vite et moins cher. Des procédés testés à la Cité expérimentale de Noisy-le-Sec, dont ceux de Bouygues et de Phénix, celui de Camus, qui aboutira aux 4 000 logements de La Courneuve et deviendra la référence de toute la construction d'alors en Union soviétique... Après les utopies urbaines du Mouvement moderne, c'est par ce prisme que je poursuis ma culture de l'architecture et de l'urbanisme, ce qui appelle à quelque prudence : le modèle, aussi beau soit-il, ne fait pas ville et territoire ; la ville est par nature hétérogène et même impure ; la question de l'échelle est déterminante pour l'adressage des enjeux et la résolution des problèmes ; il faut rester vigilant face au déterminisme et à l'hyper-rationalisation ; les meilleures intentions peuvent conduire au pire.

C'est à l'aune de ces éléments que j'interprète aujourd'hui des propos au vitriol que j'ai pu énoncer au début de ma carrière dans la construction et l'urbanisme durable, que ce soit le texte publié dans *L'Architecture d'aujourd'hui* fin 2009, « Le développement durable, nouvelle tyrannie du bien ? », ou des points de vue critiques sur les premiers écoquartiers que j'accusais d'eugénisme urbain et d'organisation totalitaire du bien-être et du vivre-ensemble.

Autre anecdote, lors de la présentation au jury de mon mémoire de recherche, Antoine Picon, mon tuteur scientifique, me déclare en fin de présentation : « Tu as fait un travail d'une qualité rare à l'écrit, mais à l'oral, on ne décrit pas son travail, on raconte une histoire ». Je me suis attelé depuis à construire des histoires et à les raconter, et j'ai compris l'importance du récit pour projeter, engager, forger un dessein et conduire à l'action. Le récit éclaire au-delà de la réalité : l'important n'est pas qu'une chose soit vraie, c'est qu'elle puisse le devenir.

Destination l'école d'architecture de Paris-Belleville et le groupe Uno. L'accueil est un peu violent : alors que mon diplôme d'ingénieur me donne l'équivalence des deux premières années de l'ancien Defa pour démarrer en 3^e année, lors du premier atelier, Henri Ciriani, voyant une nouvelle tête, me lance : « Toi, tu viens d'où ? » Je n'ai pas le temps de finir ma réponse, « je suis ingénieur des Ponts et Chaussées », qu'il me coupe : « Alors, il faut te nettoyer ! » Ambiance... Et le nettoyage consiste à me rétrograder en deuxième année pour suivre « le logis », exercice basé sur une approche hyper-rationaliste et exagérément arithmétique de l'espace d'habiter qui m'effraie un peu. J'ai suivi discrètement l'enseignement de Bernard Paurd : « Les six logements », dont l'approche par les usages et les interactions sociales en relation avec les conditions climatiques extérieures et les conditions d'ambiance intérieures m'a séduit, ainsi que le travail en maquette sous une machine solaire bricolée de façon artisanale avec quelques tubes métalliques en arceaux et un spot à pince déplacé pour suivre la course du soleil. *A posteriori*, ce sont là des déterminants de ma sensibilité et de mon orientation.

Ces épisodes génèrent incompréhension et douleur et sont à la base de mon affirmation permanente pour la pluri- et la transdisciplinarité comme approche essentielle des enjeux urbains et de territoire, et de mon goût pour les croisements et les apports d'éléments exogènes à une discipline pour son enrichissement.

La fin de mon cursus en architecture n'est pas des plus simples. La « pièce urbaine », qui est l'exercice de dernière année, est la première occasion chez Uno d'aborder les enjeux et l'échelle de la ville. Cette fois, l'exercice se situe dans un quartier parisien, place de la Réunion, qu'une Zac en cours est en train de transfigurer. Les conditions théoriques de l'exercice ne justifient pas à mon sens que l'on fasse table rase de ce quartier, unique à Paris par son caractère d'ancien espace maraîcher : si l'architecture est un acte héroïque selon Uno, j'estime que l'urbanisme est un acte avant tout politique. La pièce urbaine est pertinente pour tenir l'espace et faire centralité dans les territoires ouverts et disloqués, mais aberrante en ville constituée. Uno est réceptif à la critique et le maintien du site est mis au vote auprès des étudiants, et malheureusement entériné. Avec Jean-François Lamour, nous quittons alors l'atelier, et l'école...

Nous entamons un début de collaboration sur des projets d'architecture et d'urbanisme. Le duo fonctionne à merveille : je conceptualise,

j'interroge, j'ouvre des portes ; Jean-François donne forme aux concepts, répond aux interrogations, ferme les portes. Une complémentarité parfaite. Malheureusement, notre collaboration prometteuse prend fin alors qu'il quitte Paris.

1996-2004 : De la formation autodidacte à la théorisation des approches sur l'énergie, l'environnement et le développement durable

Direction l'Agence nationale pour l'amélioration de l'habitat (Anah), pour laquelle je commence, en ayant le sentiment d'être déjà vieux tellement les études m'ont pris de temps, à travailler en tant que consultant. D'où le nom de Franck Boutté « Consultant » qui est au pluriel celui de l'agence.

J'y réalise que les enjeux énergétiques se jouent essentiellement dans l'existant, et j'y fais des rencontres décisives. Les questions étudiées sont récurrentes : comment arriver à concilier les objectifs sociaux de l'établissement public par la réduction des charges énergétiques qui pèsent lourd sur les ménages ? La sensibilisation aux enjeux énergétiques sur le patrimoine bâti existant m'a profondément marqué, et je n'ai eu de cesse de marteler que, alors que la construction neuve concentrait toutes les attentions à l'avènement des enjeux environnementaux dans les opérations de construction et d'aménagement, les enjeux énergétiques se jouaient presque exclusivement dans l'existant ! Et cela plus de dix ans avant que l'on s'y intéresse enfin.

Ensuite, mon expérience à l'Anah me fait prendre conscience que les enjeux d'économie d'énergie ne sont pas seulement environnementaux, mais aussi sociaux, dans l'approche du reste à vivre des ménages locataires de logements réhabilités avec les aides de l'agence. L'énergie devient enjeu d'équité sociale.

L'Anah est aussi l'occasion d'une rencontre importante, celle avec Éric Lagandré, qui m'alerte le premier sur la dynamique naissante autour de la Haute Qualité environnementale et de l'Association HQE regroupant les forces vives, militantes, conscientes de l'urgence des enjeux et du fait que le monde de la construction et de l'aménagement devait engager sa mue. Éric m'a mis en contact avec des personnes engagées dans le mouvement, Sophie Brindel-Beth et Dominique de Valicourt, qui m'ont introduit dans le réseau de l'association et m'ont permis d'en rencontrer des personnes clés, dont Gilles Olive et Dominique Bidou.

Avec elles, je travaillais pour l'Anah sur l'intégration des enjeux environnementaux dans les Opérations programmées d'amélioration de l'habitat (OPAH), outil de développement territorial par la requalification de l'habitat privé ancien. Ces OPAH et Opérations programmées d'amélioration thermique des bâtiments (OPATB) constituent ma première incursion dans les politiques publiques et les approches à grande échelle.

À l'occasion de la deuxième session des Assises de l'Association HQE, début 2000, un éditeur me confie la coordination d'un ouvrage sur le



PARCOURS

FAIRE, FAIRE, FAIRE

Franck Boutté est arrivé à l'urbanisme par des chemins de traverse. Son parcours est d'abord celui d'un ingénieur, issu des Ponts et Chaussées, qu'il intègre en 1988. Il entre ensuite à l'École nationale d'architecture de Paris-Belleville, atelier Uno.

Après un bref passage à l'Agence nationale pour l'amélioration de l'habitat (Anah), au cours duquel il approche pour la première fois les enjeux d'efficacité énergétique des bâtiments, il se voit confier en 2003 la publication d'un ouvrage collectif sur la qualité environnementale dans les opérations de construction ; l'occasion pour lui de se former par des lectures et des rencontres, et finalement d'être appelé en 2005 pour la reconstruction du lycée Gallieni à Toulouse.

Franck commence à développer une pratique collective, et fonde Franck Boutté Consultants. Les profils hybrides de l'agence et son approche de la conception intégrée permettent aux architectes d'aborder les enjeux environnementaux émergents qu'ils connaissent mal, et les projets se multiplient.

Septembre 2007 : lors du think tank « Gigaro », Franck exprime face aux architectes, urbanistes, élus et promoteurs présents, la nécessité de travailler au déploiement des enjeux de la durabilité à l'échelle urbaine. Prise de parole fondatrice, qui marque le passage de l'agence du bâti à l'urbain. La première mission d'AMO suit : Avenir Gambetta, à Ivry, confiée par la Sadev 94. Alors que le Grenelle de l'environnement vient d'avoir lieu, Franck fait atterrir les enjeux environnementaux sur le territoire en dessinant une ville spécifique qui tient compte du contexte, de l'histoire et de la culture.

2008, première exposition : « Architecture = durable » au Pavillon de l'Arsenal. La matrice de conception intégrée interne à l'agence permet d'analyser et restituer la durabilité d'une trentaine de projets innovants. Parallèlement, premières prises de parole, au vitriol, dans *L'Architecture d'Aujourd'hui* fin 2009 : « Le développement durable, nouvelle tyrannie du bien ? » ou sur les premiers écoquartiers qu'il accuse d'eugénisme urbain et d'organisation totalitaire du bien-être et du vivre-ensemble.

Un premier projet au Maroc, sur le quartier d'Anfa près de Casablanca, lui permet en 2009 de poser les bases d'une écologie du Sud qui donnera lieu en 2021 à l'article « Learning from the South », *Urbanisme* n° 421, qui montre comment la conception de nos villes « du Nord » doit s'inspirer des villes « du Sud ».

En 2010, Franck théorise le concept de Tegpos, le Territoire à énergie globale positive, qui invite à quitter l'idéal d'autonomie performancielle du Bepos pour viser le partage du bien commun et la valorisation des multiples énergies présentes sur un territoire :

– « Du Bepos au Tegpos », présentation dans le groupe de travail « Bepos et Smart Grids », Puca, Paris, juillet 2010

– « Ville et énergie : du local au global », intervention dans le cadre du conseil scientifique de l'Atelier international du Grand Paris, mars 2015

Dès 2010, l'agence participe à de grandes opérations d'aménagement et de prospective urbaine dans toute la France : Écoquartier Hoche à Nanterre (2010), Confluence Seine-Oise avec l'AUC (2011), EuroRennes avec Ferrier/Gazeau/Paillard (2011), Île de Nantes pour la Samoa (2011) puis avec uapS, la Côte 121 à Sophia-Antipolis avec Bernard Reichen (2013), Montpellier 2040 avec l'AUC (2012), Quartier des Groues à Nanterre (2014), Atelier des territoires Jura (2016), Maine-Montparnasse avec RSHP (2018), Chapelle Charbon pour P&Ma (2019), Euromed avec François Leclercq (2020)...

Depuis 2008, plusieurs prix viennent distinguer la qualité environnementale des projets conduits avec l'agence, comme par exemple le Prix Agora de la Biennale d'architecture et d'urbanisme de Bordeaux, pour 26 logements à Lormont, Ateliers Jean Nouvel + Habiter Autrement (2012).

Parallèlement aux projets architecturaux et urbains, Franck s'entoure d'experts et de partenaires reconnus (laboratoires universitaires, Ademe, Puca...) pour développer au sein de l'agence des programmes de recherche spécifiques : MESH, en 2015, permet l'étude des formes urbaines bioclimatiques les plus adaptées à un projet donné par une évaluation multicritère en fonction d'algorithmes paramétrés avec les concepteurs. MESH 2C en est le prolongement, qui vise à développer un modèle simplifié d'optimisation du confort thermique de l'espace urbain.

En 2017, l'exposition « Paris Haussmann, Modèle de ville » au Pavillon de l'Arsenal fait date en montrant comment densité aimable, marchabilité et réversibilité peuvent être compatibles à travers l'étude approfondie de la typologie haussmannienne.

À travers le Club Ville Aménagement, pour lequel il accompagne le groupe de travail « ville et énergie » avec Alexandre Bouton et Minjid Maizia entre 2011 et 2017, Franck a l'opportunité de participer à deux ouvrages collectifs sous la direction d'Ariella Masbounji aux éditions du Moniteur : *L'Énergie au cœur du projet urbain*, octobre 2014 et *200 initiatives pour la transition énergétique des territoires*, ouvrage écrit par Ariella Masbounji, Florian Dupont et l'agence Franck Boutté Consultants, novembre 2018.

Parallèlement à sa pratique à l'agence, Franck partage régulièrement son expérience et ses positions lors de colloques/tables rondes et les transmet dans le cadre de formations professionnelles : séminaire « Vision systémique de la transition écologique des territoires », Master 2 Urbanisme durable, École urbaine de Sciences Po (2018-2019), intervention dans le cadre de l'université d'été de l'École des ingénieurs de la Ville de Paris (2016), etc.



Bela Lugosi's Dead, Bauhaus – A Strange Day, The Cure – *Le Crépuscule des idoles*, Nietzsche – Les cartes d'état-major IGN au 1/25 000 – Les représentations graphiques des ingénieurs du XIX^e siècle – Les espaces de dimension infinie – La courbure de l'espace-temps, Einstein – L'œuvre complète de Le Corbusier – Les objets fractals – *Strategies Against Architecture*, *Einstürzende Neubauten* – Le Bauhaus – *Dirty Boots*, Sonic Youth – Kasimir Malevitch – Les dérives des situationnistes – *Seeing out the Angel*, Simple Minds – L'Oulipo – Les utopies de Iakov Chernikov – Le projet de Rem Koolhaas pour la ville nouvelle de Melun-Sénart – *Idiot Prayer*, Nick Cave – La lumière chez Vermeer – *Memorial*, Michael Nyman – La villa



Savoye, Le Corbusier – James Turrell – La cité radieuse, Le Corbusier – *Wandering Star*, Portishead – *Les Villes invisibles*, Italo Calvino – *Le Feu*, Bill Viola – *Symphonie n° 3*, Henryk Górecki – *L'Amour des villes*, Bruno Fortier – *Cent mille milliards de poèmes*, Raymond Queneau – *Le Macroscopie*, Joël de Rosnay – *Glassworks*, Philip Glass – *Penser/classer*, Georges Perec – La boîte à trous du mouton dans *Le Petit Prince* – *The Thing*, Pixies – *La Méthode*, Edgar Morin – Le Chichu Art Museum, Tadao Andō – Le dôme de béton de Ryūe Nishizawa sur l'île de Teshima – *Atlas*, Michel Serres – *Les Petits Lits blancs*, Romano, Scavie et Texier – *Cerebral*, Boys Noize – *La Part inconstructible de la Terre*, Frédéric Neyrat.

Franck Boutté Consultants Une équipe à la frontière entre recherche et opérationnel

Antoine Petitjean

Une agence en perpétuelle adaptation, qui oscille entre dynamiques d'organisation planifiée et d'émulation informelle, entre structuration et spontanéité. Un collectif en quête d'exigence et de liberté de conception, capable de se défaire d'une logique de pôles pour permettre à chaque projet de trouver son expression propre. Voilà comment se décrit Franck Boutté Consultants qui en dix-sept années a évolué au gré de réorganisations successives, s'appuyant sur des directeurs de projet « historiques », présents à l'agence depuis ses débuts, et des nouveaux venus en charge de la structuration et de l'organisation de l'agence. L'articulation entre « production » rationalisée et capacité d'expérimentation et de recherche appliquée est au cœur de l'agence, qui compte désormais trente-cinq collaborateurs. La petite structure des débuts a éclot dans un ancien magasin, à Aubervilliers. Elle est désormais présente à Nantes (quatre personnes, depuis la création de la charte de transformation durable de l'Île en 2012-2014), Bordeaux, Rennes et Paris, son siège historique qui concentre l'essentiel des collaborateurs et centralise les « fonctions support » de l'entreprise. Une organisation « territorialisée » qui s'est progressivement mise en place au gré des projets et d'une mobilité interne accélérée par la dynamique « post-Covid ». Une évolution qui s'est aussi traduite par l'usage de nouveaux outils de dialogue interne facilitant les échanges et la transmission en continu des informations et fluidifiant le partage d'expérience et la thésaurisation d'un savoir-faire collectif. Un enjeu central auparavant complexe à atteindre dans le flux de la production et les temps limités de projet. Mais l'atelier structure aussi des moments d'échanges qui scandent la vie d'atelier : les « lundis du comment » qui organisent le travail et, mensuellement, les « jeudis du pourquoi » qui balayent plus large et sont l'occasion de partager les enseignements d'un projet ou d'explorer une question prospective, souvent sur proposition des chefs de projet.

Rencontre avec les directeurs de projet, dans un entretien croisé évoquant l'histoire de l'agence et surtout ses perspectives.



Mohamed Benzerzour



Loïc Chesne



Maxime Grigaut

Aux origines de l'agence...

... Une certaine lecture du référentiel Haute Qualité environnementale (HQE). L'équipe est consciente de la nécessité de transposer le label d'une approche purement « bâtementaire » à une lecture complexe capable d'embrasser l'échelle urbaine et, plus largement, les différents territoires dans leur diversité. Tôt dans le paysage des « bureaux d'études environnementaux », l'agence se distingue ainsi par son approche à grande échelle, refusant de se cantonner au domaine des études réglementaires, et imposant ce faisant le sujet environnemental dans le projet urbain et territorial. À cette époque, l'agence compte quatre à cinq salariés et réalise les premières études dites de « réglementation thermique » (RT), en les utilisant comme aide à la conception et à la décision plutôt que comme outil de vérification de conformité *a posteriori* : « À la différence de la plupart des bureaux d'études d'alors, l'agence questionne les référentiels, teste les indicateurs, pressent la nécessité d'aller au-delà des cadres réglementaires » (Maxime Grigaut). La jeune agence au fonctionnement encore artisanal fourbit ses armes et met au point des outils méthodologiques à l'origine de l'émergence des concepts qui continuent de la guider : « Au début des années deux mille, l'agence est d'abord et avant tout mue par une philosophie d'action basée sur l'intégration des enjeux de développement durable dans le projet » (Loïc Chesne). L'équipe se soude, forte des regards et des expériences complémentaires des chefs de projet (l'architecture, la démarche scientifique et technique, la recherche faisant le lien entre transformations urbaines et climat). 2010 sera un jalon important de la structuration, avec le déménagement de l'agence dans un vaste plateau, ouvert sur une cour ombragée d'un grand îlot du 19^e arrondissement parisien. Fiabiliser les méthodes (gagner en efficacité) pour libérer du temps et de la capacité d'innovation devient un enjeu. Il faut satisfaire le désir, partagé par tous les membres de l'agence, de « sublimer les commandes initiales, c'est-à-dire se donner les moyens d'explorer les champs de recherche potentiels que chaque sujet peut faire émerger, et pour cela rassembler les conditions de mise en œuvre y compris économiques » (André-Marie Dogbo).

Du temps de l'invention des méthodes...

L'agence se vit à l'origine comme une grande famille. À la clé : un partage d'expérience quasi organique au sein d'une équipe resserrée. « Je me souviens du soir où, vers 22h, nous avons mis au point l'idée de prescriptions par des figures de durabilité sur un *paperboard* au cœur du plateau ouvert de l'agence. Nous en avons assez des formats restrictifs des cahiers de prescriptions environnementales formulées par les aménageurs à l'initiative de leurs AMO. Nous voulions établir un cadre qui invite à la conception créative en lien avec les spécificités des contextes et des acteurs. Le désir collectif de trouver une voie bien à nous s'est exprimé dans cette réunion informelle et intense, comme nous en avons beaucoup

connues ! » (Mohamed Benzerzour). Mais ce qui est possible à quelques-uns devient complexe à trente-cinq, et il faut questionner les méthodes de partage de l'information et des connaissances propres à l'agence. D'autant que l'émulation et l'énergie des « charrettes créatives », si elles sont enthousiasmantes et à l'origine d'une multitude de méthodes, sont aussi exigeantes et difficilement conciliables avec une vie de famille sur la durée ! « En parallèle d'une créativité qui continue de se nourrir de spontanéité et d'informel, les réunions d'organisation se mettent donc en place, d'abord chronophages, puis de plus en plus efficaces pour éviter que l'équipe réinvente des solutions déjà testées » (MB). Il s'agit aussi de faciliter la recherche d'informations auprès des chefs de projet qui, très impliqués dans leurs sujets respectifs, trouvent par là à s'ouvrir et s'alimenter au jour le jour de l'avancement des autres projets. L'heure de la mise au point de nouvelles interfaces de communication interne, « plus efficaces même si un peu moins savoureuses » (MB), rompt ainsi avec la sensation diffuse de ne pas suffisamment partager ses acquis avec le reste de l'agence.

... à celui de la transmission d'un savoir-faire

Car au-delà de ce fonctionnement interne, il faut aussi transmettre un savoir aux nouveaux entrants, et de manière vivante ! L'agence est attractive : « On est une sorte de centre de formation, et les jeunes nous rejoignent pour acquérir une méthode et des savoir-faire qu'ils estiment relativement uniques parmi les acteurs de l'ingénierie environnementale. Les nouvelles recrues sont d'autant plus motivées, mais ont besoin d'être accompagnées pour s'approprier notre approche, notre philosophie et nos outils » (MB). En jeu : comprendre ce qu'un consultant peut apporter à la fabrique du projet et aux acteurs économiques et maîtres d'ouvrage du projet urbain, avec cette signature propre à l'agence : la prise en compte du territoire en considérant l'entremêlement de ses problématiques et l'articulation des échelles de projet. « L'agence est un lieu de construction de savoirs mais aussi de métiers. En vingt ans, elle a réussi à échauffer un socle culturel basé sur l'hybridation des compétences et la mise en commun, à l'encontre du cloisonnement scalaire propre à l'industrie du BTP. Cette approche multi-thématique faite de réflexions transversales et d'une forte cohérence scalaire est au cœur de notre pratique de l'ingénierie environnementale, à la croisée des domaines » (LC). La construction de l'agence demeure un projet sans fin, qui requiert de préserver l'ADN du groupe au gré du recrutement de nouveaux profils dans leur diversité : architectes, urbanistes, ingénieurs et scientifiques. « L'agence construit un savoir qui lui est spécifique et défend un point de vue qui l'est tout autant, une posture transmise lors des *master class* ("Les jeudis du pourquoi"), qui permettent à une équipe de projet de restituer au groupe dans son ensemble un savoir acquis dans le cadre d'un projet » (A-MD). Les équipes sont construites spécifiquement pour



Vanessa Glaymann



André-Marie Dogbo



1^{re} exploration

La ville dessinée par la contrainte

La contrainte est une donnée de l'action urbaine qui peut, selon les cas, être un frein pour mettre en œuvre les enjeux d'un projet. Mais elle est aussi un levier pour s'adapter, inventer et ouvrir de nouvelles voies. Une première expérience à la grande échelle est menée en 2007 sur le territoire d'Avenir Gambetta à Ivry. C'est l'occasion d'énoncer des principes qui marqueront la pratique de l'agence dans la durée. Les enjeux de durabilité ne sont pas encore très présents dans les esprits, encore moins dans les pratiques. Pour fédérer l'ensemble des acteurs et intégrer les enjeux dans les propositions urbaines, il apparaît nécessaire de construire un récit commun et engageant, mais aussi de rendre tangibles et opérationnels les enjeux et les stratégies au travers de « figures », sortes de concepts spatialisés.

Les aménageurs commencent à s'interroger sur les leviers à activer pour rendre les opérations compatibles avec le Grenelle de l'environnement : il semble alors important d'associer à la déclinaison des objectifs généraux sur le territoire une « force contraire », envisagée comme une « territorialisation » du Grenelle de l'environnement. Si le dessin doit être commun et partagé, la soutenabilité ne peut que se forger sur une approche hyper-contextuelle.

La feuille de route que se donne Franck Boutté Consultants pour le projet Avenir Gambetta décline les axes de durabilité en invariants et variables contextuelles qui s'inscrivent dans l'identité des différents quartiers. Elle prend en compte une contrainte locale forte : l'inondabilité. Échappant à l'approche normative qui grève la transformation du territoire, des principes de conception urbaine sont formulés, intégrant et positivant la contrainte (localisation des constructibilités, renaturation, formes urbaines et morphologies bâties jouant sur la dynamique de l'eau et ses niveaux d'étiage). Une façon de continuer à vivre la ville même en « mode dégradé ». Une anticipation de la notion de résilience.

Plus tard à Bercy-Charenton, c'est avec d'autres contraintes qu'il faut jouer, tant sur le plan physique que sur celui de l'acceptabilité. Le territoire est, avec celui des Batignolles, l'un des derniers réservoirs fonciers de grande ampleur dans Paris intra-muros. Dans un objectif assumé de reconquête de ces secteurs en friche, la collectivité questionne la possibilité de « faire ville » sur un secteur profondément marqué par les infrastructures lourdes et la logistique pour édifier jusqu'à 1 million de m² en posant une question taboue dans l'histoire récente de l'urbanisme parisien : la hauteur... Une exploration qui montre qu'il est possible, si l'on s'en donne les moyens, non seulement de faire ville, mais ville diverse et aimable, avec la contrainte.

FICHE TECHNIQUE
Programme/Mission :
 AMO Développement durable pour l'opération Avenir Gambetta à Ivry-sur-Seine/diagnostic et définition des ambitions environnementales
Maîtrise d'ouvrage :
 Sadev 94
Date : 2007-2009

AVENIR GAMBETTA
 Ivry-sur-Seine – 2007

La rencontre à Gigaro d'Edgard Cohen-Skalli, alors directeur de la Sadev 94, est l'occasion pour Franck Boutté Consultants d'accéder à une première mission à grande échelle. Le Grenelle de l'environnement a commencé à faire bouger les lignes dans les institutions publiques, les collectivités sont en attente de traductions concrètes dans les territoires, tandis que les aménageurs héritent de la transcription tangible des enjeux identifiés dans les opérations d'aménagement. L'aménageur souhaite faire « atterrir le Grenelle » dans ce qui constituera un temps l'une des plus grosses opérations d'aménagement de la région parisienne : le secteur Avenir Gambetta, rebaptisé Ivry Confluences, à Ivry-sur-Seine. La gouvernance y est particulière, le projet d'ensemble se construisant par l'assemblage et la mise en débat dans le cadre d'ateliers réguliers des propositions élaborées par plusieurs urbanistes de secteur. L'occasion pour l'agence de collaborer avec de grandes figures de l'urbanisme, certaines croisées à Gigaro déjà, et qui vont devenir de très proches partenaires et amis, et avec lesquels un compagnonnage de longue durée s'établit : Bernard Reichen, François Leclercq, Paul Chemetov.

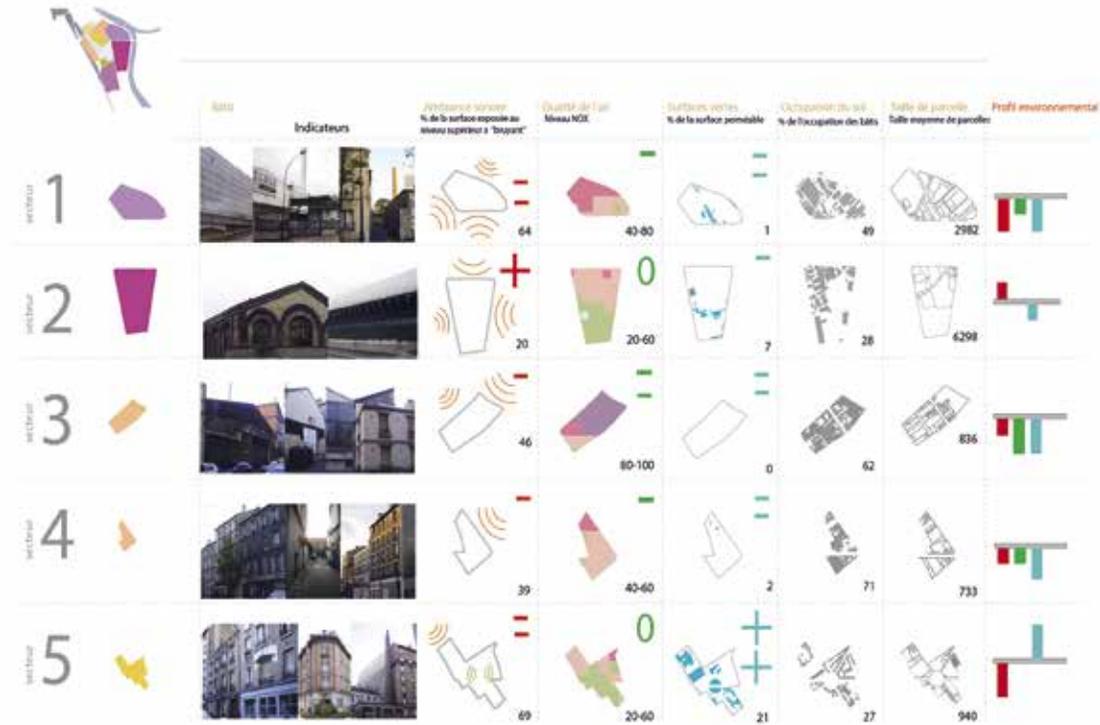
À la question un peu inquiète posée par la Sadev 94 : « Comment rendre grenello-compatible mon opération ? », Frank Boutté répond par une formulation dialectique : « Il faut en parallèle rendre le Grenelle compatible avec les territoires », rappelant l'importance du contexte, de l'identité des lieux et de la culture locale. L'agence s'attelle alors à dresser un diagnostic et une première feuille de route de développement soutenable, appuyés et déclinés suivant les identités et les spécificités des différents quartiers ivryens qui composent le secteur. Grenelliens oui, mais ivryens aussi ! Un slogan qui habite cette première expérience d'hyper-contextualisation et de déclinaison « identitaire » des enjeux de durabilité.

Face à la pollution industrielle des terres et à la menace d'inondabilité du territoire, l'agence énonce de premiers principes de conception urbaine stratégique en positivant la contrainte : localisation des constructibilités et densités suivant les niveaux de pollution et dessin des morphologies urbaines en jouant avec la dynamique de l'eau (hauteurs d'étiage, mouvements d'immersion et de retrait). Une façon de rendre l'inondation sinon désirable, du moins acceptable, en anticipation de la notion de résilience apparue dans la pratique de l'aménagement quelques années plus tard.

Devant cette posture de projet, les urbanistes se montrent enthousiastes. Dessiner la ville à partir de la contrainte pour en constituer l'identité est vu comme un défi qui ne les laisse pas insensibles. Mais l'aménageur freine alors, et son verdict tombe comme un couperet : « Edgar Cohen-Skalli estime que ces enjeux n'intéressent pas les urbanistes à la manœuvre et que nous leur faisons perdre leur temps... »

Un coup dur qui aurait pu signer la fin brutale de l'exploration aux échelles urbaines de l'agence : le Grenelle, s'il commençait à faire bouger les lignes, n'avait pas encore transformé le référentiel conceptuel de l'ensemble des acteurs de l'aménagement... « Ce qui ne me tue pas me rend plus fort », écrivait Nietzsche en 1888 dans *Le Crépuscule des idoles*. Autre forme de résilience : il allait falloir développer une capacité combative, un engagement sans renoncement, une force d'objectivation et de preuve, d'argumentation et de persuasion pour faire évoluer les référentiels normatifs et conceptuels. « L'architecture est un sport de combat », dira plus tard Rudy Ricciotti, à quoi on peut ajouter « dont la ville est le terrain de lutte » !

« Pour notre première expérience à l'échelle urbaine, nous étions dans la recherche en même temps que dans le projet, inventant des concepts, élaborant des méthodes et les confrontant directement à ceux qui faisaient la ville, urbanistes reconnus, écoutés et lus... L'écoute et la bienveillance autour de la table nous ont montré combien les enjeux de durabilité étaient considérés et attendus par l'ensemble du métier. »
Maxime Grigaut



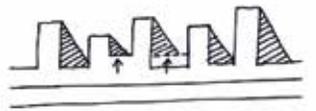
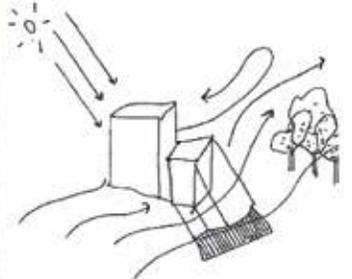
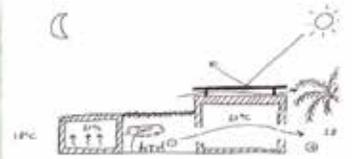
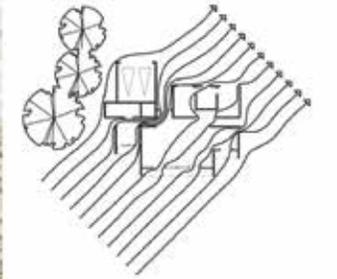
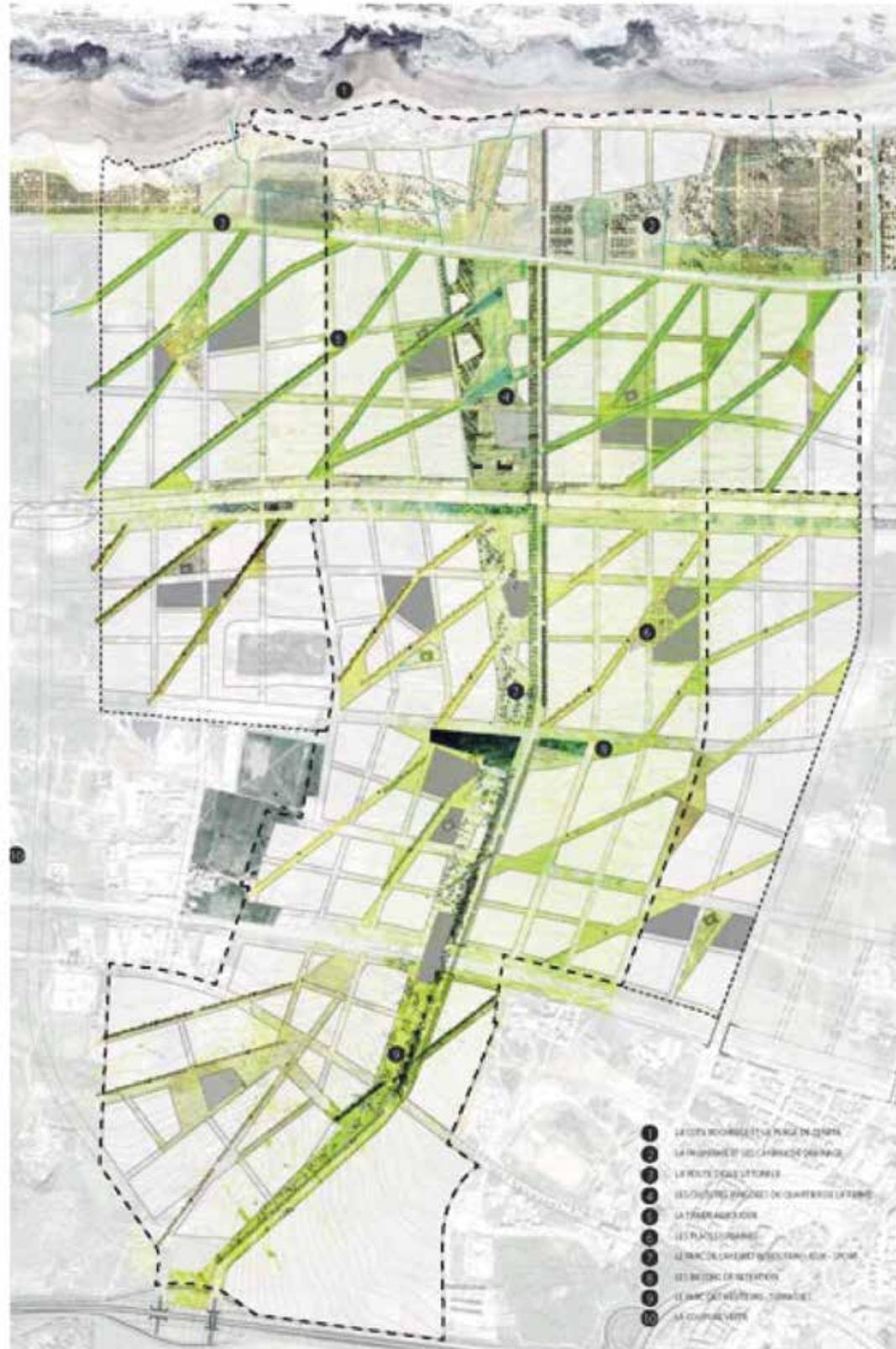
FICHE TECHNIQUE
Programme/Mission :
 Étude de définition et de programmation de l'organisation territoriale et spatiale d'une ville nouvelle durable, l'écocité de Zenata (500 000 habitants, 1 600 ha), Grand Casablanca, Maroc
Maîtrise d'ouvrage : Société d'aménagement Zenata (SAZ)
Date : 2010-2014
Partenaires : Reichen et Robert & Associés (architecte urbaniste mandataire), Agence TER / Format paysage (paysagistes), Roland Ribí & Associés (mobilité)

« La figure de la trame aéraulique, formalisée par un nouveau tracé de vides urbains, introduit dans la ville la fraîcheur de la mer portée par les vents d'été. D'abord pensée pour sa dimension climatique, elle devient support de végétalisation, de parcours piétons et cyclables, de trame bleue pour la gestion des eaux pluviales et de continuités pour le vivant. Elle permet à tous les îlots qui la bordent de disposer d'un prolongement paysager sans voitures. Une réinterprétation des patios de la ville ancienne devenant un vide urbain paysager et habité. »
Mohamed Benzerzour

QUAND LE VENT DESSINE LA VILLE
 Zenata, Maroc – 2010-2014

Zenata, entre Casablanca et Mohammedia au nord, est l'une des plus importantes de la dizaine de villes nouvelles décidées par le Royaume du Maroc pour désengorger les villes existantes et répondre à l'afflux des populations dans le contexte d'un exode rural sans précédent. Avec Bernard Reichen, l'agence aborde le territoire de la future cité, le long de la façade maritime au nord, par la dynamique des vents (entre terre et mer) dont le rythme alterne entre le jour et la nuit. Le vent devient l'outil de fondation de la ville. Forts de ses acquis sur Anfa, tirant parti de la taille colossale de l'opération (1 600 ha) et de la quasi-absence d'urbanisation sur le territoire, à l'exception du noyau urbain de Ain-Harrouda et de constructions spontanées, l'agence propose d'inscrire la dimension écologique dans les fondations de la ville, au cœur de ses infrastructures, de son organisation et de sa structure. Sur la façade atlantique du Maroc, où les hivers peuvent être frais et les étés longs, chauds et éprouvants, l'enjeu est de dessiner une ville capable de se rafraîchir naturellement par les brises maritimes. À la trame orthogonale des circulations « dures » héritées des tracés existants parallèles à la côte, Franck Boutté Consultants propose aux urbanistes pilotés par Bernard Reichen de superposer une trame aéraulique (une arborescence), dont le tracé, la structure et l'épaisseur des éléments qui la constituent sont la résultante des lois de l'aérodynamisme et des mouvements de l'air. Pour rafraîchir la ville, cette arborescence associe le végétal et l'eau, reprenant la figure du rafraîchisseur adiabatique naturel le plus élémentaire qui soit, celui du linge trempé dans une bassine d'eau et pendu à une fenêtre : le linge ou la forme urbaine comme échangeur, l'eau comme vecteur de changement d'état, le vent comme moteur.

Avec Bernard Reichen, l'agence dessine la ville comme un « climatiseur territorial naturel » : on gagne de 2 à 7°C en température ressentie dans les espaces extérieurs, on divise par deux les besoins de rafraîchissement des bâtiments qui constituent la ville. Ce territoire de la fraîcheur est aussi celui des piétons, des circulations douces, de la déambulation et de la flânerie. Encore faut-il anticiper le passage de relais aux acteurs de l'immobilier, la transmission et le partage des valeurs de durabilité mises en place à la grande échelle, le désapprentissage des acquis et l'acculturation au lieu. Sont déclinés les principes de conception bioclimatique élaborés à celle du territoire à l'échelle des voies, des îlots et des bâtiments (des dispositifs architecturaux jusqu'aux prescriptions de matières). Autoprotection solaire et auto-ombrage, aérisme et génération de brises et courants d'air, porosité aéraulique et ventilation naturelle, équilibre entre isolation et inertie de la matière, autant de paramètres orientant les morphologies bâties, les ouvertures, les modes constructifs et les choix de matériaux, en rupture avec les habitudes constructives contemporaines. C'est bien dans cette cohérence scalaire et dans la recherche de continuité dans l'adressage des enjeux écologiques que réside la résolution des équations environnementales !



FICHE TECHNIQUE
Programme / Mission :
 Définition des principes directeurs pour l'aménagement d'un nouveau quartier sur l'ancien aéroport de Casablanca, Maroc (171 ha) ; la mission porte sur l'optimisation morphologique de la forme urbaine et la rédaction d'un guide de conception environnementale
Maîtrise d'ouvrage : Agence pour l'urbanisation et le développement d'Anfa (AUDA)
Date : 2008-2010
Équipe : Reichen et Robert & Associés (architecte urbaniste mandataire), Groupe 3 (architecte), TER Paysage, Concepto (lumière), Novac, Sareco (BET)

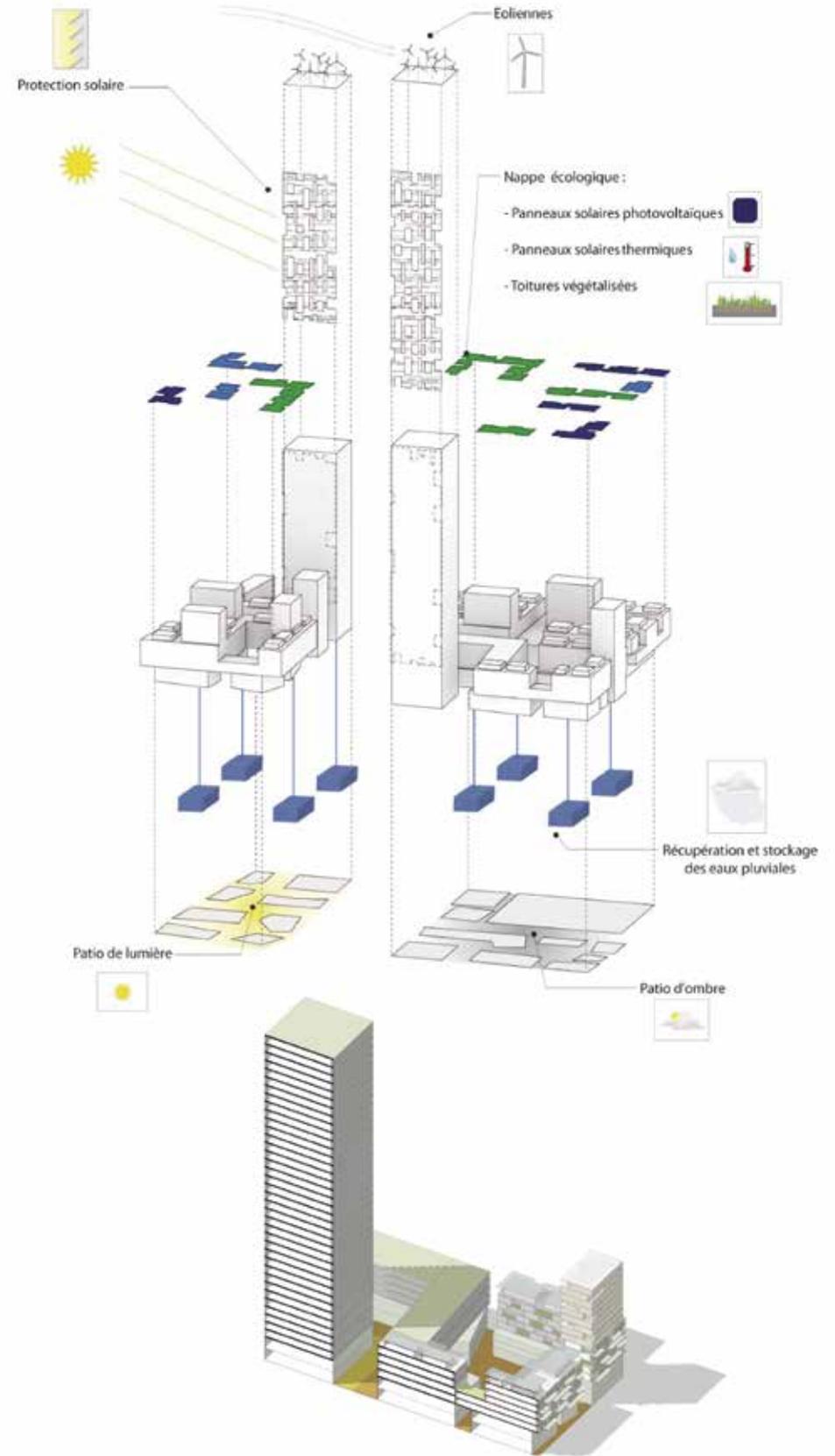
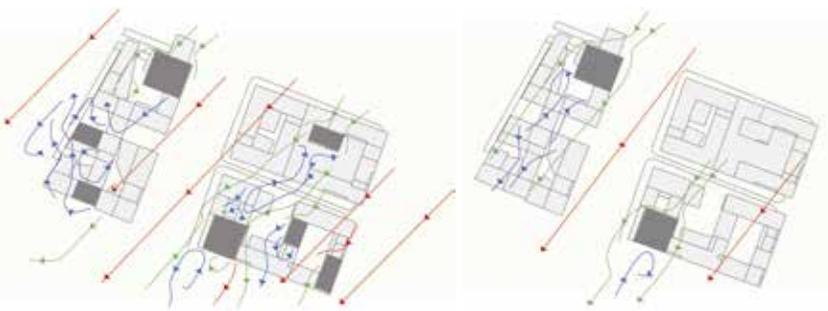
POUR S'ADAPTER AU MILIEU : APPRENDRE À DÉSAPPRENDRE !

Casa Anfa, Casablanca, Maroc – 2008-2010

En 2009, Bernard Reichen, urbaniste du secteur d'aménagement d'Anfa, sollicite à nouveau l'agence. Avec lui sera initié un des plus féconds partenariats sur des sujets d'investigation aux échelles urbaine et territoriale. À l'emplacement de l'ancien aéroport, les urbanistes s'appuient sur les inscriptions de la piste d'aviation indiquant son orientation (03-21 pour l'axe 30-210 par rapport au nord) pour construire leur argumentaire autour de « 3 enjeux pour le XXI^e siècle » : mixité sociale, nouvelle centralité autour d'un grand parc métropolitain, quartier emblématique du Maroc aujourd'hui sur le plan économique, culturel et environnemental. Comment inscrire la dimension environnementale dans ce nouveau quartier ? En l'inscrivant dans le dessin même de la ville, son organisation et sa structure, la forme urbaine et la morphologie bâtie. Dans l'orientation des pistes d'aviation (définie selon la direction des vents), résident les prémices d'une genèse bioclimatique de la ville. Au regard du climat tempéré chaud de Casablanca, où la protection du soleil et les courants d'air sont des alliés, le leitmotiv devient : « l'ombre et le vent comme valeurs positives ». Une sorte d'inversion du paradigme par rapport aux principes écologiques contemporains formalisés dans les pays du Nord, où le soleil et la protection aux vents sont des valeurs sous-jacentes des référentiels et des modèles calculatoires. Bernard Reichen a déjà esquissé une armature générale du quartier. L'équipe travaille sur le secteur de la « Cité financière » en déclinant une typologie récurrente (socle, podium, émergences), enclenchant un travail de morphogénèse, au gré d'allers et retours multiples pour sculpter la forme urbaine en fonction de la cinétique des ombres et de l'aéroulque. Les émergences sont repositionnées et dimensionnées pour offrir des séquences de lieux ombragés et guider les écoulements d'air, le podium est découpé pour ouvrir des patios d'ombre et des patios de lumière, générer des surfaces développées auto-protégées du soleil. Le socle est travaillé pour y faire pénétrer la lumière sans la chaleur. À l'appui de ce travail, la programmation et la localisation des lieux de travail et des lieux de résidence, arrêtées en amont, sont finalement revues ; l'aménageur accepte de relocaliser les programmes suivant les conditions bioclimatiques générées et les besoins de chacun : les lieux de travail dans les patios d'ombre, les lieux de résidence dans les patios plus exposés.

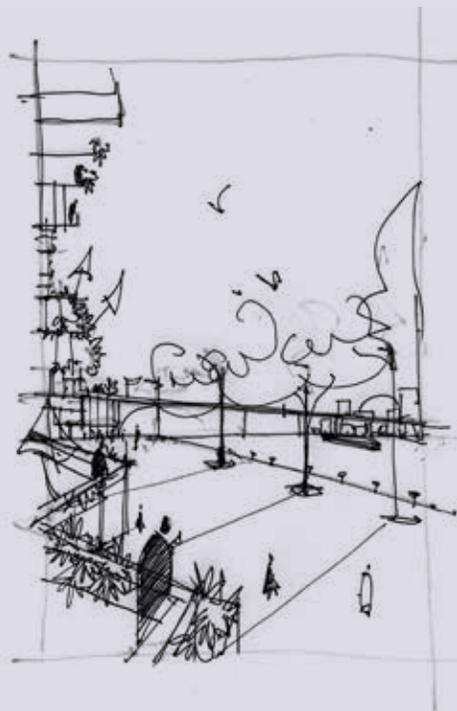
Même si bien peu de villes ont été dessinées avec le vent (Korcula en Croatie), beaucoup des villes du bassin méditerranéen et d'Afrique du Nord ont été agencées pour se protéger du soleil. Le travail sur Anfa s'inspire de la médina réinterprétée de façon contemporaine en intégrant les modes de fabrication et les attendus de la ville d'aujourd'hui. Croiser le soleil et le vent et dessiner de façon scientifique un quartier-ville à partir de ces paramètres met à mal tous les modèles calculatoires, et nécessite un travail et une mobilisation sans faille.

Le Maroc n'ayant à l'époque ni stratégie de développement durable ni référentiel environnemental, l'Auda, l'aménageur de l'opération, demande d'appliquer le référentiel HQE sur le territoire. Une seule réponse possible : « Non, surtout pas, déjà que le référentiel HQE s'applique mal à la moitié sud de la France, il serait catastrophique de l'appliquer au Maroc ! » L'agence se lance alors dans l'élaboration d'un référentiel local, guide de conception architecturale soutenable adapté au contexte, revisitant les dispositifs vernaculaires d'intelligence d'adaptation au milieu. Ce document est un antiréférentiel qui apprend à désapprendre pour s'adapter au milieu ! Depuis, Anfa est devenue une écocité du Sud, inscrite dans le programme des écocités françaises au titre de « territoire hors les murs ».



« À Anfa, l'aménageur local était assez "friand" de certifications environnementales, y voyant une sorte de garantie. HQE, LEED, BREEAM... Il a cependant vite compris que la définition d'une approche locale devait primer sur les labels européens, pour une question de savoir-faire mais aussi de cultures habitante et constructive locales en phase avec le climat. C'est ainsi que l'on s'est embarqués dans l'écriture d'un référentiel de conception environnementale local constitué de deux parties : l'une explicitant les enjeux locaux et l'autre proposant des stratégies et des dispositifs de conception aux différentes échelles de l'aménagement. »

Mohamed Benzerzour



12^e exploration

Le commun comme projet

Parmi les causes premières du déséquilibre entre les impacts générés par les espaces urbains sur leur environnement et les capacités de résilience de cet environnement, l'agence avance l'hypothèse d'une trop grande distance prise par la démarche conceptuelle avec la notion de « commun ». Une première traduction de cette notion de commun, négligée, peut être incarnée par les « biens communs » que sont les ressources et les écosystèmes naturels dont nous dépendons tous ; ces derniers sont impactés par la création et le fonctionnement des espaces aménagés, anthropisés ; leur considération dans le cadre de la réalisation d'un projet et la traduction opérationnelle de leur préservation sous la forme d'objectifs performanciers explicites doit constituer le socle de la programmation globale d'une opération d'aménagement urbain.

Dans le prolongement des biens communs, les « intérêts/objectifs communs » constituent une deuxième facette de cette notion qui peut être intégrée à la démarche conceptuelle pour accroître la soutenabilité d'un projet. L'identification et la prise en compte des intérêts partagés par les différentes parties (publiques et privées, propriétaires et usagers, professionnelles et personnelles), aux différentes échelles spatiales, permettent de définir des objectifs acceptés et soutenus par les acteurs.

Si la soutenabilité actuelle des espaces urbains peut être améliorée par l'évolution des pratiques professionnelles des acteurs de la fabrique de la ville, une part significative des impacts qui doivent être résorbés échappe aux prérogatives de ces acteurs, car elle relève directement des choix d'usages faits par les utilisateurs de l'espace urbain (empreinte carbone) ; l'implication des usagers de l'espace urbain dans la définition de sa transformation est une composante qui apparaît nécessaire sous l'éclairage de ce constat. En conséquence, la troisième facette du « commun » pourrait être appréhendée comme « la conception commune » ; elle apparaît comme un dispositif pertinent pour impliquer, sensibiliser et fédérer les différents acteurs, cumuler les imaginaires et mobiliser les expertises d'usages locaux, afin de définir un projet souhaité et soutenu, qui valorise les opportunités et ménage les sensibilités légitimes d'un contexte opérationnel.

Enfin, cette notion de « commun » peut se décliner sous la forme de « l'action commune » pour opérer la transformation urbaine en additionnant les capacités d'action, rassembler les parties publiques et privées, et impliquer les citoyens dans la fabrique de la ville et l'évolution des pratiques urbaines. Le questionnement de la place de la notion de « commun » dans le processus conceptuel d'un projet urbain apparaît comme un élément central d'un urbanisme adapté simultanément aux enjeux du XXI^e siècle et aux acteurs des territoires.





LA RUE COMMUNE, VECTRICE DE NOUVEAUX USAGES

Appel à projet Ademe – 2021

FICHE TECHNIQUE
Programme/Mission :
 Appel à communs de l'Ademe - 2021
Partenaires :
 Richez Associés, Leonard
Date : Depuis 2021

Transformer les sols pour végétaliser la rue, transformer les bâtiments pour rafraîchir la ville, changer les règles pour jouer au ballon ou aux billes, ou s'attabler sur la chaussée pour boire un verre à une terrasse éphémère ou enfin pédaler en toute sérénité ; penser le changement par les usagers et faire converger les actions publiques et privées ; bref, transformer les rues ordinaires en rues communes apaisées, écologiques, désirables, pour adapter la ville aux enjeux du XXI^e siècle, tel est le projet développé en partenariat avec Leonard et Richez Associés. Avec « la rue commune », une démarche inédite intégrant les approches climatique, environnementale, paysagère, sociale et économique propose de transformer les rues métropolitaines ordinaires pour faire la ville durable et désirable du XXI^e siècle. La raison d'être de cette méthodologie est de fabriquer la ville post-Covid, post-voiture et post-carbone en partant de la rue au lieu de partir de grands plans stratégiques territoriaux, en partant de l'infiniment petit – la rue – au lieu de l'infiniment grand – politiques gouvernementales, collectivités territoriales, etc. Le levier d'action retenu est le plus petit dénominateur commun de ce qu'est un tissu urbain : la rue. Ainsi, la méthodologie de travail qui découle de ce choix initial est complètement différente de ce qui se passe à travers les différentes prises d'initiative des collectivités territoriales et des grands plans territoriaux. La faisabilité de la transformation de la voirie doit ainsi être une analyse qui se fait en amont du projet, en prenant la rue comme un objet qui s'insère dans un environnement, et non pas le contraire. Est donc considérée, d'abord, la rue, puis sont évalués les besoins de modifications à apporter sur l'environnement pour enfin aborder les mobilités. Il s'agit aussi d'identifier des acteurs particuliers : propriétaires de logements, utilisateurs des bureaux ou commerces de la rue qui, généralement, ne sont pas impliqués dans la transformation de l'espace urbain.

Le projet consiste dans un premier temps à élaborer un guide méthodologique contextuel et comprend une première séquence de diagnostics. À Marseille, des solutions pour des rues fraîches sont alors explorées, tandis qu'à Dunkerque, l'enjeu vise des rues capables d'éponger les eaux pluviales. La seconde étape explore les modalités de pilotage de conception de la transformation d'une rue par des évaluations performancielles du projet au regard des enjeux considérés. Elle propose un catalogue de dispositifs structuré à partir des sept composantes de la rue : sous-sol, sol, socles, façades, toitures, mobilier, volume aérien. La troisième séquence du guide présente des études permettant d'incarner la mise en œuvre de la méthode sur des cas opérationnels.

« La rue commune » est une démarche de renouvellement de la ville "par tous et pour tous" qui associe l'action publique et l'action privée. (Ré)-inviter l'usager à la table des concepteurs, c'est bénéficier de l'expertise d'usage des lieux. Partir de l'échelle de la rue pour fabriquer la ville, c'est aussi assumer une approche bottom-up, complémentaire aux stratégies top-down établies par les pouvoirs publics. »
Loïc Chesne





Six sélectionnés

Dominique Alba
Nicolas Détrie
Sébastien Marot
Claire Schorter
Simon Teyssou
TVK

Une sélection qui fait sens

Ariella Masboungi

Sept équipes sélectionnées, voilà une grande première dans l'aventure du Grand Prix de l'urbanisme ! Le ministère a voulu éclairer davantage les profils de plus en plus divers des urbanistes contemporains et ouvrir le jeu, en ne s'en tenant pas strictement aux équipes plébiscitées par la consultation auprès des experts qui, comme chaque année, met en lumière les urbanistes les plus repérés par la profession. Sept profils allant des concepteurs urbains au philosophe en passant par une directrice d'agence d'urbanisme, un inventeur de l'urbanisme transitoire et le lauréat, un spécialiste des transitions écologiques.

Malgré la diversité des profils et des parcours, que de convergences ! D'abord : rejeter les modes de faire institués en normes, un prérequis qui paraît indispensable aux sélectionnés pour innover, sortir des carcans contre-productifs et surtout coller aux contextes pour laisser place à l'imagination et au sur-mesure. Franck Boutté va jusqu'à démontrer l'effet nocif des labels qui vont à l'encontre d'une réelle vision écologique trouvant à se concrétiser à l'échelle urbaine. Ce rejet des normes passe par des approches transcalaires, transdisciplinaires, transprofessionnelles, le jeu collectif. Des postures qui tiennent de l'artisanat, chacun intégrant les compétences de l'autre par frottement, échange, passage obligé notamment pour agir dans des contextes contraints où multiplier les intervenants n'est ni possible ni souhaitable.

Changer de modèle, de méthodes voire de société est un leitmotiv, avec un degré différent de radicalité allant de Nicolas Détrie qui « reconstruit le monde » à Simon Teyssou qui fait le pari de l'ancrage dans le territoire et de la moindre dynamique des métropoles. Une évolution du jeu des acteurs également soulevée par Sébastien Marot qui fait, à sa manière, le pari de Simon Teyssou en déclinant dans ses écrits son intuition d'un sub-urbanisme, une notion qui peut être lue comme un « après-urbanisme », le terme d'origine, lié à l'expansion urbaine, ne lui semblant plus de mise.

Changer de modèle c'est aussi faire avec l'existant, reconverter, conférer des qualités à un urbain trop souvent générique, produit au gré de logiques sectorielles. Ainsi le duo TVK s'est-il fait le héraut de la reconversion des infrastructures et de leurs abords avec maestria et souci du bien-être collectif sur l'espace public. Un « bien-vivre » très présent dans les préoccupations des sélectionnés, qui délaissent le geste architectural-urbain ; une posture qui parle des usages, de l'appropriation des lieux, de la maîtrise de son environnement, toutes choses encore peu acquises à ce jour.

Et le vivant ? De « La Terre est une architecture » (TVK) aux projets urbains faisant la part belle à l'activité agricole (Claire Schorter, Simon Teyssou et, sur le plan de la recherche, Sébastien Marot), sans oublier la prise en compte des dynamiques naturelles par Franck Boutté, les sélectionnés intègrent pleinement, malgré les embûches, le sujet dans leurs démarches urbaines.

« Connaître pour agir » est un slogan qui pourrait les réunir. Dominique Alba le démontre qui, avec l'Apur, a construit un outil d'exploration et de connaissance servant, entre autres, à cartographier finement les formes urbaines, et permettant ainsi la mise en œuvre de stratégies énergétiques contrastées. Pour elle, comme pour les autres, le changement d'échelle s'impose pour penser la métropole, le territoire dans son entièreté. Un enjeu, d'autant que les savoir-faire ne sont pas toujours au rendez-vous, pas plus que ne le sont les justes échelons de gouvernance, les compétences ou encore l'engagement politique pour agir efficacement.

Tous les sélectionnés sont des « makers » à leur manière, la plupart partant du projet, source de leçons et d'expérimentation, mais aussi de lectures, d'écrits, de rencontres, pour ouvrir des perspectives fécondes ; d'autres nourrissant le « faire » par leurs recherches, enseignements et publications.

Certains prônent la réhabilitation pure et son corollaire (sanctuariser les « vides », Franck Boutté), quand Sébastien Marot propose de ne plus urbaniser et veut former des étudiants à l'art de « ménager le territoire » au sein d'une école à la campagne. D'autres agissent et construisent dans les métropoles tout en voulant échapper aux *mainstreams*. Mais ne pas choisir de camp est vu par tous comme essentiel : Claire Schorter, par exemple, revendique simultanément l'urbanisme des tracés, la micro-échelle et le transitoire. Tous privilégient la mise en relation des espaces comme des sujets, déplorant les logiques sectorielles ou abordant toutes les disciplines dans une équipe forcément réduite. Si tous ou presque défendent la sobriété, déplorent la financiarisation, source d'enrichissement des villes, peu vont jusqu'à la mettre en œuvre aussi drastiquement que Simon Teyssou et, sur un plan plus théorique, Sébastien Marot.

L'entrée environnementale est acquise avec des développements poussés comme chez Boutté qui fait le lien entre toutes les disciplines pour être à la hauteur de l'enjeu et s'inspire d'une « écologie du Sud », le réchauffement climatique rendant la question du confort d'été plus aiguë, ce qui remet en cause les modèles et la philosophie même de la plupart des labels.

Au sein des équipes, le collectif est à l'ordre du jour, en groupement avec des spécialistes, voire avec les habitants ou les preneurs d'initiative ; d'autant que la question sociale reste centrale et mal abordée, le renouveau des modes de participation populaire devant s'imposer.

Mais si les sélectionnés se retrouvent tous, c'est bien sur l'ampleur des questions qui leur paraissent non résolues ! Tous luttent afin que les acteurs, qui vont parfois à l'encontre des engagements nécessaires, jouent plus et mieux le jeu, contre le renchérissement des villes. Tous bataillent pour agir en faveur d'une solidarité toujours plus nécessaire, nécessitant de partager une vision pour faire la ville et la vie meilleures. Ils considèrent que c'est le sens de leur métier que « de se mettre en danger » (Simon Teyssou) et d'apprendre de ses échecs. Mais l'optimisme reste plus que jamais de mise, comme l'indique le futur ouvrage de Sébastien Marot, *L'Art d'espérer*, même s'il s'assortit parfois d'une forme de colère (Nicolas Détrie) pour affronter les menaces de plus en plus palpables sur la planète.

« Le collectif est à l'ordre du jour, en groupement avec des spécialistes, voire avec les habitants ou les preneurs d'initiative. »

« Changer de modèle c'est faire avec l'existant, reconverter, conférer des qualités à un urbain trop souvent générique. »



Dominique Alba

« Plus belle la ville* »

Une expérience du privé avant d'aller vers une collectivité (Paris) auprès de son maire, Bertrand Delanoë, puis au Pavillon de l'Arsenal et enfin à l'Atelier parisien d'urbanisme (l'Apur). Grande curiosité.

Un immense travail consacré à la donnée cartographiée, Paris puis la métropole du Grand Paris, portant sur l'énergie, l'eau, les déchets, la logistique, la nature, et bien sûr les citoyens, fondé sur la connaissance approfondie des territoires, le tout matérialisé par des informations et publications accessibles librement à tous. Elle revendique l'importance des grands réseaux techniques auxquels elle s'est confrontée dès son diplôme dans l'analyse des exploitations minières. De nombreux ouvrages, expositions et conférences pour enrichir la connaissance partagée et l'architecture des territoires, telle l'invention de la tour européenne, le logement matière de nos villes...

Un investissement fort dans le Grand Paris, notamment pour accompagner le nouveau réseau de transport avec un travail autour de la planification inversée. Elle plaide pour plus de conversation, pour la prise en compte du temps et du déjà-là comme partenaires ouvrant vers de nouvelles esthétiques urbaines, pour l'importance de l'accueil de l'autre, y compris des réfugiés, et conclut sur « plus belle la ville ». AM

Comment faire ? Moins construire, mieux construire, ne plus consommer d'espace, réparer, partager, prendre soin, utiliser plus et mieux. Aucune règle n'apporte de réponse et nous le savons tous. L'action urbaine est encadrée par des documents qui tous s'adressent d'abord à la construction de mètres carrés. Le monde de l'immobilier est fondé sur les mêmes bases. L'urbanisme « autrement » s'invente ; il s'appelle transitoire, événementiel, temporaire, partagé, co-construit.

Le pavillon français de la Biennale d'architecture de Venise de 2018 illustre cette mutation en présentant « Les lieux infinis », une exposition imaginée par les architectes Encore Heureux, des lieux investis d'une façon libre et offrant une infinité de possibilités, loin de la production immobilière qui fait le quotidien de la ville. Cette équation n'est pas nouvelle mais, aujourd'hui, elle s'impose à nous.

Alors accélérons. Mais comment ?

Depuis que je suis entrée dans la vie professionnelle, deux outils m'ont accompagnée, la conversation et le temps. La conversation pour bien comprendre ce qui est attendu et optimiser nos actions, le temps parce que c'est le promoteur immobilier le plus efficace, il génère des mètres carrés (usages) sans les produire : partager l'espace, c'est en multiplier les usages sans pour autant y ajouter des mètres carrés....

Cette pratique a permis de mener des actions différentes, en équipe, et inscrites dans la durée. Sept petits chapitres les racontent comme une réponse à petits pas, contribution pour résoudre cette nouvelle équation et rendre la ville plus belle.

Diplômée en architecture en 1982, je débute ma carrière par trois années en Afrique et en Amérique latine, en me confrontant au développement rural et industriel. Puis ce sont quinze ans d'exercice libéral à Louviers, Rennes, Hérouville-Saint-Clair, en banlieue parisienne, en

* « Plus belle la ville » en référence à la série *Plus belle la vie* qui vient de s'achever.



Nicolas Détrie

Urbanisme de bifurcation écologique

Il prône un changement radical au plan urbanistique, environnemental, social et méthodologique. C'est sans doute celui qui va le plus loin dans la mise en cause des pratiques contemporaines, pas seulement urbanistiques, car elles mèneraient à l'impasse de villes trop chères et excluantes. Il plaide pour lutter contre les limitations d'accès et d'invention.

Pour lui, le transitoire ne l'est pas. Il fabrique l'avenir. Il offre des espaces de liberté et des occasions d'invention pour l'usager. Ainsi à Saint-Vincent-de-Paul, il démontre que, dans une période où l'on a du mal à créer du commerce, ils ont initié 5 000 m² de commerce durable.

La revendication d'espaces de liberté est importante. L'usager y devient inventeur et se fabrique là du collectif dans une démarche progressive et frugale.

A l'avenir, il s'agira de faire la ville moins chère, de travailler sur l'existant, de créer des tiers-lieux de plein air. Il plaide pour une économie coopérative et une propriété d'usage. Nicolas Détrie propose des dispositifs économiques et financiers pour rendre possible son utopie, dont une foncière pour créer des espaces communs à la disposition des inventeurs, et un programme public pour accompagner ces démarches. AM

Désir d'urbanisme

Je partage la colère de celles et ceux qui, par des marches, des tribunes, des blocages et des poèmes, dénoncent une organisation sociale qui génère, au bénéfice d'un nombre limité d'humains, la disparition des espaces habitables pour de nombreux autres. Je suis en désir d'une transformation profonde de notre organisation humaine.

Ce désir s'est construit progressivement, nourri depuis longtemps par la curiosité de découvrir des modes de vie autres que le mien. J'aimais dormir chez les autres ; partir à la campagne ; rentrer dans les foyers des HLM près de chez moi lors de séances de soutien scolaire. Ce désir de changement s'est renforcé ensuite par les lectures et les voyages ; les années partagées avec ma compagne, artiste et rwandaise ; des rencontres politiques, entrepreneuriales et militantes ; et mes implications professionnelles aux Ateliers de Cergy puis avec Yes We Camp.

Au fil de ce chemin, mené sous différentes latitudes sociales et géographiques, j'ai aiguisé mon attention aux injustices et croyances collectives, sources de nos blocages. Mais j'observe aussi, et c'est notre espoir, que nous, tribu humaine, portons le désir d'être utiles aux autres et de les accueillir. Nous avons nos difficultés, notamment quand les moyens manquent, mais nous sommes naturellement disposés à prendre part à la marche du monde ; à n'être pas seulement clients ou bénéficiaires de ce qui nous arrive, mais à nous impliquer dans la gestion et l'évolution de notre cadre social.



Sébastien Marot

Translation : de l'extension des villes à l'approfondissement des territoires

Son maître mot est de changer de modèle, voire de laisser se reposer l'urbanisme afin qu'il se réinvente. L'urbanisme, démontre-t-il, est la science de l'extension urbaine depuis les utopies urbaines mises en valeur par Françoise Choay jusqu'à nos jours. Et l'on se heurte à la contradiction entre vivre et penser une évolution qui serait à la fois inéluctable et impossible car l'urbanisation est nocive à l'environnement et au monde.

« Le siècle n'est plus à l'extension des villes mais à l'approfondissement des territoires », écrit-il dans son ouvrage *L'Art de la mémoire*.

Il invente l'art de s'appuyer sur le site pour générer un programme et non l'inverse, création commune sans doute avec Alexandre Chem dont on sait les impacts aujourd'hui. Et il invente le sub-urbanisme qui donne la primauté au site et au paysage, sub-urbanisme qui se développera avec son intérêt pour l'environnement, l'énergie, l'agriculture, qui font l'objet de ses travaux. Il s'apprête à écrire, sur la base de ses recherches, sur la manière de repenser l'histoire de l'architecture, du paysage et de l'urbanisme à partir de l'histoire de l'environnement. Tout cela a un impact immense sur son enseignement à l'École d'architecture et de la ville à Marne-la-Vallée. Dans la foulée, il imagine une antenne rurale de cette école. AM

Si elle m'honore, ma nomination dans la sélection du Grand Prix de l'urbanisme 2022 ne va pas sans me surprendre un peu. De fait, je ne suis pas du tout, ni par ma formation ni par mon activité professionnelle, un urbaniste. Philosophe de formation, critique à l'occasion, je suis surtout devenu une sorte d'historien essayiste, plutôt autodidacte, dont la raison sociale est l'enseignement dans les écoles d'architecture. Certes, il m'est arrivé de participer à des projets ou des études qui relevaient de l'urbanisme, ainsi qu'à quelques jurys de concours ou de consultations dans ce domaine. Mais rien dans cette activité épisodique ne justifie qu'on me prête la moindre expertise ou autorité en la matière. Non seulement cette discipline n'est pas ma spécialité, mais je dirais même – pour aggraver mon cas – qu'elle n'est pas non plus ma tasse de thé. Je soupçonne donc les personnes qui ont aventuré mon nom dans cette nouvelle édition du GPU de vouloir tester l'institution de l'urbanisme, et mettre un peu en question sa notion même. Et là, je ne voudrais pas leur faire faux bond.

The Trouble with Urbanism

En fait, la quasi-totalité de mon parcours pourrait être décrite comme une polémique autour du concept d'urbanisme. Une polémique d'abord passive : je me rappelle l'époque, au tournant de l'enfance et de l'adolescence, où ce mot étrange a commencé à me tirer l'oreille. Mon père architecte et ses associés avaient adopté le rituel de se réunir à déjeuner tous



Claire Schorter

Réparer les métropoles

En lien avec son parcours auprès de grandes agences telles celles de Chemetov et de Reichen, Claire Schorter maîtrise et revendique l'urbanisme des tracés qu'elle applique dans de nombreux projets et particulièrement à l'île de Nantes. Mais elle découvre l'urbanisme du sensible, du bottom-up comme celui exercé par Patrick Bouchain sur l'îlot Stephenson à Tourcoing ainsi que les méthodes de Jan Gehl avec lequel elle s'associe à Lille. Les deux doivent se combiner à son sens. Elle tente d'introduire une échelle plus petite sur le plan des formes et des intervenants pour complexifier la forme urbaine à la manière des faubourgs. Elle s'attaque aussi à des projets mêlant ville et agriculture, et tente de défendre les valeurs des sols vivants, de la sobriété. Mais elle dit se heurter à des écueils, certains féconds au plan des enseignements comme à Lille Saint-Sauveur, mais surtout que l'urbanisme transitoire vaut en soi et laisse des traces profondes. Elle dit se heurter aussi aux logiques sectorielles et à l'absence d'engagement à la hauteur des enjeux durables. AM

Fondements sensibles : les lieux de mon enfance

Les possibles de la banlieue et des faubourgs

Je suis née dans les années soixante-dix, celles des grands ensembles. J'y ai d'ailleurs vécu mes dix premières années, dans l'Essonne en banlieue parisienne. Mon père nous a souvent raconté la manière dont il avait soigneusement choisi l'endroit où installer sa famille : à proximité de la nature et des aménités métropolitaines. C'était un quartier de plots d'habitat collectif construits à flanc de coteau, à l'orée de la forêt de Sénart, à vingt minutes à pied d'une gare RER et à trente minutes de Paris. L'éloignement de la voiture, les parcours piétons confortables vers tous les équipements, les liens sociaux forts et le contact direct avec la forêt, ses sols, ses odeurs, ont inscrit en moi comme essentielle la proximité avec la nature. J'y ai vécu libre et autonome dès mon plus jeune âge, allant très vite seule à pied à l'école puis à vélo au collège.

A contrario, j'ai gardé une sensation physique oppressante de la ville nouvelle d'Évry où j'allais au lycée : l'arrêt de bus sous dalle, les parcours en plein courant d'air, les trottoirs étroits, les artifices pour occuper l'espace comme la fontaine en béton sans eau que je longuais sur une centaine de mètres... Avec mes yeux d'enfant, je questionnais l'inhumanité de la ville, lorsque nous traversions les banlieues en voiture pour atteindre Paris par les portes du Périphérique, ce continuum minéral et ses nœuds de réseaux enchevêtrés. Étudiante, j'ai essayé de vivre dans la capitale, mais je ne me suis jamais sentie à l'aise sur le sol enrobé d'une ville achevée. Cherchant l'alternative, c'est dans les faubourgs, à Ivry d'abord, que j'ai retrouvé une ville des contrastes et des possibles, des friches et des jardins ; puis dans la banlieue, à Vitry, que j'ai choisi d'ancrer notre lieu de vie familiale, entre le parc des Lilas, les jardinets des pavillons années trente, les grands ensembles et les équipements, appréciant ce mélange riche et ouvert des formes, des populations, et l'accès aux sols fertiles.



Simon Teyssou

Un récit alter urbain

S'ancrer dans le territoire, s'intéresser aux bourgs, à l'agriculture, au bien-être des habitants qui se sentent oubliés. Inspiré par le régionalisme critique de Kenneth Frampton et la pensée de Luigi Snozzi, doté d'une culture surprenante, il développe l'art de ménager le territoire par une compréhension profonde de celui-ci, le décodage, le rapport de proximité aux élus, aux acteurs et aux habitants. Partant de commandes ponctuelles, il élabore des schémas directeurs informels et non réglementaires, s'intéressant au fil de l'eau aux usages, aux questions environnementales, à l'inclusion sociale, et joue la qualité à tous les niveaux, par la transformation d'espaces routiers en espaces d'usages à la manière de Jan Gehl, réhabilitant le bâti, transformant des granges en tiers-lieux, apportant ainsi la modernité dans les bourgs.

Ses collaborateurs doivent intégrer tous les savoirs car la modicité des rémunérations ne permet pas de faire appel à de multiples spécialistes. Être patient, sobre, gérer au fil des financements la mise en œuvre de projets ambitieux, cela donne du sens et de la faisabilité au ZAN, non vécu comme contrainte (contre les lotissements) mais comme offre de qualité de vie. Il sait aussi faire de la quasi-maîtrise d'ouvrage car les aménageurs sont absents de ces territoires. Il défend un urbanisme de fragments porté par une vraie vision du territoire et un système de valeurs. Il a fondé une école de pensée et a des successeurs, mais il initie ce processus au sein de l'École d'architecture de Clermont-Ferrand qu'il dirige. AM

Contexte

Attaché au territoire de mon enfance, je débute ma pratique au Rouget dans le Cantal, dès mon diplôme d'architecte en poche. Parmi les pratiques auxquelles je m'identifie figure celle de Luigi Snozzi, architecte tessinois qui a œuvré toute sa vie à la recomposition urbaine de sa commune, Monte Carrasso. Selon lui, chaque projet, aussi petit soit-il, doit provoquer une valeur urbaine, y compris dans des situations banales. Il disait : « Mon objectif a toujours été la ville, même lorsque je conçois une petite maison¹. »

Mais je dois surtout mon installation en ruralité à mon diplôme portant sur le *régionalisme critique*, lequel distingue la production d'architectes de la seconde modernité. Ces architectes de l'altérité développent des projets tectoniques plus que scénographiques, une appréhension tactile du lieu autant que visuelle, une attention aux milieux et une réinterprétation de figures vernaculaires. Je ne me contente pas de lire les monographies qui leur sont consacrées, je pars à la rencontre de leurs projets pour mieux cerner la dimension territoriale de leur approche. Kenneth Frampton² formule le postulat selon lequel le *régionalisme critique* désigne les écoles régionales qui s'attachent à servir les territoires dans lesquels elles sont ancrées. La condition pour qu'elles adviennent réside, selon lui, dans une aspiration à une forme d'indépendance culturelle. Par transposition et ramené à l'échelle française, je me dis qu'il pourrait y avoir un sens à s'engager pour une pratique contemporaine qui redonnerait aux arrière-pays des métropoles un soin équivalent.

En parallèle, je m'acculture à la notion des lieux avec Christian Norberg-Schulz et Marc Augé, des milieux et de l'entrelacement des

[1] Luigi Snozzi, *Avanzare piano, ma sempre*, Stefano Moor in *Conversazione con Luigi Snozzi*, Berne, Office fédéral de la culture, 2018, p. 122.

[2] Kenneth Frampton, *L'Architecture moderne, Une histoire critique*, Londres, Thames & Hudson, 2006.



ISBN 978-2-86364-422-5

www.editionsparentheses.com

Agence TVK

L'imprévisibilité du monde, suivre le fil des infrastructures

TVK, c'est un engagement puissant pour transformer les infrastructures en projet, et ce dès leur diplôme sur le Périphérique prolongé par plusieurs publications. Ils témoignent à cet égard d'une constance qui prend de plus en plus sens, élargissant le rôle des infrastructures pour en faire des liens fondamentaux entre société et territoire; c'est là l'origine d'une nouvelle vision adossée à un programme de recherche : « La Terre est une architecture », objet d'une exposition à la Biennale de Venise et d'un livre (2021).

Pour eux, l'infrastructure (dans la diversité de ses expressions) est un médiateur fondamental entre l'homme et la Terre. Elle dispose d'une forte capacité à perdurer et à muter en transformant son environnement. C'est ce qu'ils démontrent à Paris (Porte Pouchet, place de la République), à l'échelle métropolitaine (les places du Grand Paris) ou à Bordeaux (dans le quartier Garonne-Eiffel). Ce faisant, ils jouent savamment avec les niveaux, établissant des liens subtils par des micro-topographies pour aller vers des projets de sols qui favorisent le vivant et définissent de nouvelles formes d'espaces public en prise avec la condition terrestre. Le projet vise ainsi à régénérer le sens, les usages et les formes des infrastructures. Un travail qui s'assortit d'une approche par scénarisation, les projets se déclinant en différentes saisons dont chacune peut se suffire à elle-même face à l'imprévisibilité du monde. AM

Pierre Alain, parisien et haut-alpin, autant citadin que montagnard, quelques origines italiennes mais Trévelo, un nom breton, voulait faire du cinéma, étudiant à Paris puis Harvard, vrai skieur et père de deux filles. Antoine, normand et alsacien, Viger et Kohler, enfant puis adolescent dans la ville nouvelle de Val-de-Reuil, étudiant à Paris, voulait faire de la musique, vrai cycliste et père de trois enfants. Chacun de nous a trois initiales, avec un prénom ou un nom double et, sans hasard ni stratégie, notre duo aussi en a trois. Le fils d'Antoine est né le même jour que la fille de Pierre Alain... Il faut ce qu'il faut pour former un couple uni d'architectes.

Architectes. Architectes urbanistes. Architectes du territoire

Amis depuis la fin de nos études d'architecture, entre les écoles de Paris-Belleville et de Paris-Tolbiac, nous fondons ensemble en 1998 l'association Tomato et réunissons un groupe de treize amis étudiants autour de l'idée de travailler sur le territoire du boulevard périphérique de Paris pour notre diplôme d'architecte.

L'énigme de l'infrastructure : déchiffrer à ras du sol

Le Périphérique a marqué nos débuts d'architectes-urbanistes et ne nous a jamais quittés. Nous sommes nés en 1973, l'année de naissance du Périphérique. Lorsque nous avons commencé à nous y intéresser,

TVK : Pierre Alain
Trévelo et Antoine
Viger-Kohler



Un Grand Prix de l'urbanisme Matières, Manières

Le Grand Prix Pour une parole directe des mondes de l'urbanisme

Antoine Petitjean

Un jury en deux tours et sept sélectionnés pour ouvrir le champ de l'urbanisme

Premier critère pour repérer un Grand Prix de l'urbanisme selon Stéphanie Dupuy-Lyon : une qualité professionnelle qui allie compétences intellectuelles et opérationnelles ! En ouverture de ce jury 2022 qu'elle préside, cette dernière de rappeler que le Grand Prix vient récompenser une œuvre mais aussi, et peut-être avant toute chose, une personnalité ou une équipe qui font avancer une discipline plurielle, vivante, traversant des univers multiples et nécessairement rétive à toute systématisation, dans un monde de plus en plus incertain. Le Grand Prix veut distinguer des profils inspirants, aptes à donner des pistes d'action collective face aux défis qui attendent la société. Des professionnels qui se confrontent aux conséquences du dérèglement climatique en « faisant bouger les esprits », en imprimant un mouvement au monde de l'urbanisme sans jamais se départir d'une action concrète sur les territoires. Des personnalités, enfin, qui sont dans le « faire » et non seulement le « penser » ou le « dire », qui rappellent à l'ensemble des acteurs que nous savons et pouvons enclencher les transitions difficiles mais nécessaires, à la hauteur des défis contemporains.

Une introduction aux débats du jury qui sera mise en perspective par les travaux d'une commission technique ayant eu pour tâche de tirer au mieux parti de la consultation traditionnellement menée auprès du large panel d'experts des mondes de l'urbanisme. Cette dernière a ainsi présenté au jury une vingtaine de personnalités, panel défini en fonction des occurrences de « citation » mais aussi de l'intérêt de profils parfois moins cités permettant, selon la commission, de donner au jury une vision plus large des tendances et des pratiques, tout en mettant en relief leurs particularités, convergences et lignes de fracture.

Ce faisant, sera rappelée l'appétence collective pour les personnalités qui savent introduire des changements de perspective puissants, y compris en matière de gouvernance du projet de territoire. Insistant sur la nécessité de donner un sens particulier au Grand Prix 2022, Ariella Masbouni (Grand Prix 2016) plaidera en faveur de profils qui n'ont pas peur de se jeter à l'eau et s'emparent de nouveaux champs d'action, dans une époque de contestations et de pénuries qui marque peut-être la fin des « grands projets ». Des professionnels qui savent négocier des parades face « aux blocages financiers comme aux réactions "anti-bétonnisation" qui simplifient le débat public sur l'urbanisme tout en fragilisant la capacité publique à générer les nouveaux logements dont la société a pourtant besoin ». Cette dernière de rappeler que le Grand Prix permet aussi de questionner le tiraillement dont sont l'objet nos structures

démocratiques et la légitimité parfois mise à mal des élus locaux. En cela, le prix est aussi un appel à explorer les interfaces émergentes entre élus, citoyens et services grâce à l'engagement d'acteurs inventifs qui battent en brèche l'idée que « les projets seraient entravés par une opposition populaire systématique, pour équiper la société civile et renforcer sa capacité d'auto-organisation ». Cette année plus que les précédentes, l'enjeu des formats de participation citoyenne et de la capacité à faire émerger une parole publique pour parvenir à des consensus féconds est bel et bien posé.

La consultation des experts, livrée au jury pour aider ses travaux, se fait aussi l'écho d'un besoin : celui de parler fondamentalement des enjeux environnementaux et non plus seulement par le petit bout de la lorgnette, au gré de gadgets de communication. Se lit aussi dans les propos des experts consultés le désir de prendre à bras le corps la dimension économique de la question. Il s'agit de se pencher sur des territoires éloignés des politiques nationales, ces « territoires oubliés » ou plutôt qui se sentent comme tels alors qu'ils s'avèrent indispensables aux équilibres d'aménagement sur le plan de l'alimentation, de la biodiversité ou de la production énergétique. Des territoires en attente d'une politique nationale embrassant l'enjeu environnemental de manière plus intégrée, en dehors de toute idéologie politicienne obsolète. Un urbanisme qui sait imposer la lenteur et la patience, fait de petits projets à l'origine d'une nouvelle cohésion sociale grâce à la pratique du projet, dans son sens le plus large.

Le Grand Prix face à la force du collectif

« Il faut valoriser l'approche collective du projet : personne ne travaille seul ! » (Marie-Douce Albert). Cette année peut-être plus que les précédentes, savoir qui distinguer (entre les groupes ou les individualités qui les composent) est un enjeu du débat. Certains jurys ayant pu par le passé prendre le parti de récompenser des collectifs (en 2018, TER ; en 2021, l'AUC) plutôt que leurs « figures de proue » parfois plus citées. La question se pose également en 2022, et lance le premier débat entre jurés : un échange fondamental sur la pratique de l'urbanisme. Pour Éric Bazard comme Philippe Close, « les gens savent pour qui ils s'expriment : en nommant TVK, ils citent un binôme indissociable ; ce qui n'est pas le cas lorsqu'ils citent Philippe Estèbe et non Acadie, par exemple ». Avis contrebancé par Hélène Peskine qui estime que le collectif doit en lui-même susciter l'intérêt en tant que « structure opérationnelle » sur les territoires : « Un collectif, c'est une histoire de coopération, un outil commun, ouvert, capable d'évoluer. Une organisation agile face aux enjeux émergents des territoires. » Et aussi un lieu de transmission, alliant personnalités plus connues et nouveaux venus dans « une dimension intergénérationnelle qui fait sens ». Ainsi, le thème de l'éthique de l'agence et de sa responsabilité sociale a-t-il été longuement débattu : qui, de personnalités charismatiques ou de la dynamique de groupe qui les nourrit et les accompagne, fait-il le plus sens de récompenser ? Une question clé pour ce jury, à l'origine de positions claires comme celle de Gérard Pénot (Grand Prix 2015) ou de Caroline Poulin de l'AUC (Grand Prix 2021), affirmant l'impact du Grand Prix pour donner une visibilité à l'action au sein des collectifs de toute nature, entendus comme « configurations tournées vers l'action, riches de la complémentarité de leurs membres ».

Une parole forte en écho à l'état du monde

Après cette première passe d'armes, le débat se recentrera sur l'enjeu de la transition écologique sous toutes ses facettes, à commencer par sa dimension politique et sociale : « Nous vivons une période charnière qui engage une mise à plat des catégorisations spatiales comme conceptuelles. Une mutation qui, du point de vue de l'élu, requiert l'appui d'autres personnalités que les seuls concepteurs » (Philippe Close). Ce dernier cite Philippe Estèbe, chercheur « sachant dépeindre le profil des villes moyennes de manière percutante, en échappant à la logique de compétition territoriale, comme à Saint-Nazaire ». Un positionnement inspirant pour les décideurs, à l'origine d'outils conceptuels organiquement réintégrés à la parole politique, à l'instar de l'idée de quartiers « sas » et non « nasses » pour traduire l'impératif d'ouverture et de communication à l'échelle d'une métropole, mais aussi d'outils de vulgarisation et de structuration des politiques locales. Un enjeu dans une période où il serait parfois « plus rentable de ne rien faire en tant qu'élu, au regard des risques en tous genres que nous prenons et de notre exposition croissante, renforcée par l'effritement de notre légitimité ! » Le maire de Bruxelles a ainsi appelé à récompenser des penseurs « disruptifs, percutant les modes de faire génériques ». Après une présence affirmée des paysagistes (2018, TER ; 2020, Jacqueline Osty) ayant installé le débat sur l'espace public et ses qualités, le désir de se recentrer sur la recherche et la pensée universitaire, orientées sur les enjeux socio-économiques, se fait sentir. Mieux interroger le développement urbain dans ses causes et enjeux fondamentaux met ainsi en lumière Sébastien Marot, à l'initiative de Caroline Poulin appuyée par d'autres membres du jury qui saluent sa capacité à « oser donner des pistes à suivre sans minimiser la difficulté à le faire, par des engagements universitaires et culturels grand public qui ont su généraliser l'enjeu de la relation urbaine à son territoire alimentaire ». Revenant à la dimension politique du projet, Marie-Douce Albert soulignera que les concepteurs ne doivent pas être laissés seuls face à l'enjeu démocratique, questionnant la capacité des professionnels à porter une réforme à la fois culturelle, sociale et politique sur leurs seules épaules et préférant en conséquence « miser sur des couples fertiles entre collectivités et urbanistes », à l'instar de l'ANMA (en tant qu'agence), de Simon Teyssou par son engagement dans les territoires ruraux, de Claire Schorter pour son attachement à explorer les différentes formes d'habitabilité ou encore de TVK pour leur talent à « sauver des lieux perdus grâce à la qualité de projets architecturaux en dialogue intime avec la ville ».

En écho, Paola Viganò (Grand Prix 2013) a rappelé que le prix devait mettre en exergue « une parole forte, qui existe à travers la construction d'un discours puissant ». Il s'agit de faire, certes, mais surtout de « faire bouger les mentalités, démontrer que l'on peut, en tant que concepteur, comprendre les défis dans leur réelle complexité ». Cibler une personnalité ou une équipe capables d'imprimer un changement de comportement dans la société en embrassant les questions culturelles fondamentales, comme Michel Lussault au travers de la notion d'anthropocène, déclinée (dans le cadre de l'école urbaine de Lyon) sous ses mille facettes. Des personnalités « insuffisamment soutenues, minoritaires, et qui pourtant font avancer la pensée collective sur les territoires », qui savent aussi poser l'enjeu démocratique, « un sujet en fond de toile pour tous nos

projets » selon Gérard Pénot, qui rappelle la « nécessité d'aller au combat, un engagement jouissif même lorsque l'on prend des coups, car on se fait aussi des copains ! » Pour ce dernier, le Grand Prix doit encourager la prise de risque sans tomber dans le politiquement correct, donc récompenser une « voix forte qui ne se laisse pas enfermer dans la censure, car les gens sont en attente d'une parole directe ! » La récompense mériterait ainsi, selon lui, d'aller vers des profils inhabituels, pas forcément « bien installés ni carrossés », arguant que la période actuelle, incertaine, justifie « des profils un peu incertains, naviguant au gré d'un doute moteur », citant sans hiérarchie Nicolas Détrie, Franck Boutté, Simon Teyssou ou encore Jean-Marc Offner. Un avis auquel se rallie Aurélie Cousi (directrice chargée de l'architecture, ministère de la Culture et de la Communication), qui évoque l'importance de mettre en lumière des « personnalités singulières faisant bouger les lignes, et surtout faire école et fédérer », comme Simon Teyssou, Claire Schorter, Philippe Madec ou Nicolas Détrie. En jeu : savoir réunir les capacités d'action, en tant que directeur d'une école d'architecture (Simon Teyssou, à Clermont-Ferrand) ou en initiateur d'un manifeste au rayonnement large (Philippe Madec avec le « Manifeste pour une frugalité heureuse et créative »), et ce par une approche humble centrée sur les usages et le quotidien des citoyens.

Reste que le passage à l'acte n'est jamais facile : Fabienne Boudon de rappeler les embûches et freins qui pénalisent la réalisation des projets, soulignant la pertinence de « nouveaux profils », comme Simon Teyssou ou Nicolas Détrie, rompus aux contextes de la « production urbaine et métropolitaine mais aussi aux territoires ruraux », afin de donner confiance à la jeune génération de professionnels et d'agir sur les territoires en mal de projets. Elle souligne aussi l'importance de questionner, par le Grand Prix, le travail de l'urbaniste au quotidien : « La période impose de changer à un niveau personnel, et en conséquence de faire évoluer nos conditions de travail, de s'attacher à la qualité de nos environnements professionnels, plus sains et ne pénalisant pas notre qualité de vie. » Car la manière de travailler impacte selon elle ce que l'on produit comme pensée : « Comment penser l'avenir, transmettre, s'engager, collaborer, et aussi aller au charbon tous les jours, sans perdre le moral tout en passant concrètement à l'acte ? » En réponse, Éric Bazard (président du Club Ville Aménagement) citera Simon Teyssou pour son engagement à « intervenir dans des territoires en manque d'ingénierie en défendant les couleurs de la maîtrise d'œuvre », tandis que Stéphanie Dupuy-Lyon évoquera François Leclercq pour la qualité du travail mené pour le ministère sur le logement et son engagement à allier une approche urbaine à la maîtrise d'œuvre architecturale. La place des maîtres d'ouvrage et en particulier des aménageurs sera aussi soulevée. Jugés trop absents de l'histoire du Grand Prix, ces derniers sont réaffirmés comme des acteurs centraux de nombre de projets urbains et de territoire. Rebondissant sur les propos de Stéphanie Dupuy-Lyon, Éric Bazard rappellera ainsi qu'en matière de « faire », c'est Jean Badaroux, parmi les aménageurs, qui se distingue : un profil qu'il rapprochera, côté conseil, de la « personnalité parfois énervante de Franck Boutté, mais aussi du think tank Shift Project rassemblant des ingénieurs de l'après-carbone ».

L'urbanisme, pour dessiner les contours de l'intérêt général

En conclusion de ce premier jury, Hélène Peskine soulignera l'intérêt de disposer d'un panel diversifié et plus large que d'habitude de personnalités ou d'équipes, tel que proposé par la DGALN, en vue d'un second tour de jury, mentionnant l'urgence à « changer de paradigme à la suite de grands penseurs comme Bruno Latour qui, s'il n'était pas urbaniste, irriguait la pensée sur les territoires et ses gouvernances par ses écrits et son engagement universitaire ». Mais pour revenir à « ceux qui font », cette dernière citera Raphaël Ménard, « engagé dans une pensée post-carbone ancrée tant dans l'action que dans la prospective, exerce dont nous avons plus que jamais besoin ». Éric Bazard appuiera ce point de vue, réaffirmant la nécessité de disposer d'autobiographies en nombre plus important que d'ordinaire pour se familiariser avec des approches subtiles et complexes et « élargir les débats d'un jury qui a besoin d'air neuf ». Ce sera toutefois à Alain Bourdin de conclure ce premier tour de discussions. Il en profitera pour « recentrer le rôle du jury, responsable d'un message clair et fort envoyé aux mondes de l'urbanisme », estimant par ce fait légitime de sélectionner, en matière de pensée sur l'urbanisme, l'engagement d'un Sébastien Marot plutôt que celui d'un Bruno Latour et renvoyant dans le cas de ce dernier à l'hypothèse d'un « Prix spécial » (comme celui remis à Marcel Roncayolo en 2012) destiné à ceux qui auraient théorisé l'urbanisme. Une distinction « spéciale » qui pourrait alors mettre en lumière des personnalités qui ont marqué des générations de professionnels, à l'instar de Françoise Choay, tout en renforçant les liens de la pratique avec son histoire. Ce faisant, le chercheur appelle à revenir vers « ceux qui sont porteurs de nouvelles idées, passionnés par l'intérêt général ». La raison d'être fondamentale de tout urbaniste, que l'on a tendance à oublier. Ce dernier d'interpeller : « Aujourd'hui, qui est porteur de l'intérêt général, en urbanisme ? Qui peut se targuer de questionner l'intérêt général et d'en définir le contenu ? » Ce faisant, il propose de décliner l'impératif de l'action (le « faire ») en « faire école » mais surtout « faire intérêt général », porteur d'espoir. Seront ainsi sélectionnées sept personnalités, vues comme des précurseurs du monde à venir, qui ont su convaincre peu à peu, en s'inscrivant dans le temps long de la prise de conscience collective et politique.

Un deuxième tour de jury

Ce deuxième tour donnera lieu à des échanges intenses, les membres du jury étant nourris de la lecture des sept autobiographies proposées par les sélectionnés. Si chacune sera longuement et précisément discutée, un profil finira par cristalliser les débats : celui d'un « concepteur-ingénieur » jonglant avec les échelles, navigant du bâtiment au territoire. Convenant que Franck Boutté se distinguait par son talent à faire de l'enjeu énergétique et environnemental un lien fort entre ouvrages bâtis et opérations d'urbanisme, le jury a salué son implication active depuis une quinzaine d'années dans la recherche de systèmes de mutualisation. Cette posture décloisonne les périmètres usuels de projet et ouvre sur une possible régénération des logiques de réciprocité entre les villes et leurs environnements proches et plus lointains. Une pratique de l'urbanisme qui fait passer des messages forts et interpelle toute la chaîne des acteurs de l'urbain, incarnés par des projets qui sont autant d'outils de communication efficaces. Le « TEGPOS » proposé en alternative au « BEPOS », la défense d'une

écologie du Sud portée avec Bernard Reichen, l'outil de la charte et des prescriptions ouvertes mis en œuvre à Nantes et Bordeaux, l'intégration de toutes les dimensions écologiques dans le travail mené avec François Leclercq pour la révision du Scot de la métropole montpelliéraine : autant de démarches qui ont su construire un débat utile et se faire remarquer par les professionnels et les maîtres d'ouvrage. L'occasion pour le jury de faire le constat que le conseil et le « statut de bureau d'études », mail-lons essentiels, ne sont pas les plus souvent mis en lumière dans les métiers de l'urbanisme. « Rarement divulgués et peu récompensés par le Grand Prix, la nécessité de ces compétences est pourtant inversement proportionnelle à leur manque de visibilité ! », affirme Alain Bourdin, pour qui seule l'invention méthodologique, « tâche peu sexy mais cruciale », permettrait de relever les défis contemporains et sortir de l'inquiétude environnementale pour « se constituer en force de transformation et d'adaptation ». Inventer des modèles nouveaux et non pas appliquer des recettes : une qualité précieuse, également saluée par Marie-Douce Albert : « En adaptant l'enjeu durable aux sujets de l'urbanisme, en manipulant la donnée et en vulgarisant des outils propres à la méthode scientifique, Franck Boutté offre une expertise incontestable au projet. » Une science appliquée mise au service d'un engagement qui a su selon elle « mettre en lumière de « nouvelles valeurs urbaines » difficiles à saisir par le calcul, comme le vent ou l'ombre ». Les jurés de questionner et saluer, chacun à sa manière, cette étoffe d'ingénieur-concepteur : « Pour moi qui viens des sciences, quel plaisir de lire une autobiographie écrite par un ingénieur qui sait parler à tous ! » (Aurélié Cousi). Même « coup de cœur » pour Stéphanie Dupuy-Lyon qui rend hommage à la capacité de Franck Boutté à « ne jamais dissocier pensée et action, au service d'une éthique vitale dans une société qui ne veut plus de belles paroles et exige une transformation de son quotidien ». Saluant la qualité des méthodes inventées et peu à peu étayées par Franck Boutté et son équipe pour concilier enjeux urbains et objectifs environnementaux, le jury a questionné son rôle dans la fabrique du projet, pour finalement réaffirmer l'importance de l'articulation des processus intellectuels et opérationnels dans la fabrique urbaine et territoriale. Une démarche nourrie à parts égales de pragmatisme, parfois d'empirisme, et d'une approche scientifique instruite par l'expérimentation et les ajustements successifs. Une posture, enfin, innervée par une rigueur et une exigence continues. Ici aussi réside l'urbanisme !

Composition de la commission technique :

Delphine Négrier (Alphaville), Guillaume Hébert (Une Fabrique de la Ville), Nicolas Détrie (fondateur de Yes We Camp), Antoine Petitjean (apm & associés), Xavier Desjardins (coopérative Acadie), Félix Mulle (Atelier de l'Ourcq).

Rapporteurs :

Delphine Négrier et Antoine Petitjean

Conseillère de la présidente du jury :

Ariella Masbounji

La présidente



Stéphanie DUPUY-LYON – Directrice générale de l'Aménagement, du logement et de la nature (DGALN)

Directrice générale de l'Aménagement, du logement et de la nature (DGALN) aux ministères de la Transition écologique et de la Cohésion des territoires, depuis le 1^{er} décembre 2019, Stéphanie Dupuy-Lyon jouit d'un parcours diversifié dans le secteur public. Elle a exercé diverses fonctions au sein de l'administration centrale, de services déconcentrés

ou d'entreprises publiques. Agronome de formation, cela permet à cette ingénieure des Ponts, des Eaux et des Forêts de revendiquer une fine connaissance des collectivités territoriales, de l'écosystème public, de la construction et de la mise en œuvre de l'action publique à diverses échelles de territoire. Droit de l'urbanisme, biodiversité, eau, politiques foncières, gestion des risques, sites et paysages, agriculture et aménagement du territoire... autant de domaines d'expertise sur lesquels Stéphanie Dupuy-Lyon s'appuie au quotidien pour mener à bien les politiques publiques portées par la DGALN. Forte de vingt ans d'expérience de management stratégique dans la fonction publique et au sein d'un grand groupe public, Stéphanie Dupuy-Lyon a à cœur d'insuffler des méthodes innovantes et de transformation pour accompagner l'ambition portée par sa direction d'offrir aux générations actuelles et futures un cadre de vie de qualité en harmonie avec les dynamiques des territoires et de la nature.

LES MEMBRES

Les personnalités internationales



Philippe CLOSE – Maire de Bruxelles

Philippe Close, juriste, a été collaborateur parlementaire. Il est ensuite engagé par le centre d'études du Parti socialiste (IEV). En 2000, il devient porte-parole, pour ensuite rejoindre l'équipe de Freddy Thielemans, bourgmestre de la Ville de Bruxelles. En 2006, il devient échevin du Personnel, du Tourisme et des Finances de la Ville. En 2009, élu au Parlement bruxellois, il y est nommé chef de groupe PS. En 2017, il devient bourgmestre de la Ville de Bruxelles suite à la démission de Yvan Mayeur. En octobre 2018, les Bruxellois l'élisent comme bourgmestre pour six ans.



Paola VIGANÒ – Architecte-urbaniste, Studio, Milan, Grand Prix de l'urbanisme 2013

Paola Viganò est architecte-urbaniste, Grand Prix de l'urbanisme 2013. Proposant les notions de « ville diffuse », de « ville poreuse » ou de « métropole horizontale », elle fonde en 1990 avec Bernardo Secchi l'agence Studio à Milan, qui deviendra Studio Paola Viganò en 2015. Praticienne, elle est aussi chercheuse et professeure (*urban design*) à l'EPFL (Lausanne) et à l'IUAV (Venise). Parmi les nombreux projets de Studio : La Courrouze à Rennes, la participation à la consultation du Grand Pari(s) de l'agglomération parisienne (2008), le parc Spoor Noord et la place du Théâtre à Anvers.

Les professionnels



Éric BAZARD – Président du Club Ville Aménagement

Après des études d'architecture et d'urbanisme, il devient aménageur en entrant à la Société d'économie mixte de la Cité internationale de Lyon. Il y portera dans son intégralité le projet conçu par Renzo Piano et Michel Corajoud. Il dirige ensuite l'aménagement à l'Établissement public d'aménagement Euroméditerranée (Marseille), puis fonde avec Nicolas Ferrand l'EPA de Saint-Étienne dont il sera directeur adjoint. En 2014, il prend la direction du grand projet d'ouverture de l'Eurométropole de Strasbourg sur le Rhin. Il est à présent directeur général d'Amiens Aménagement et de Vallée Idéale Développement, ainsi que président du Club Ville Aménagement.



Alain BOURDIN – Chercheur et professeur à l'École d'urbanisme de Paris, directeur de la *Revue internationale d'urbanisme*

Professeur des universités, il a dirigé l'Ifu pendant huit ans. Il enseigne en France et à l'étranger. Il est membre du Lab'Urba (université de Paris-Est) qu'il a co-fondé. Directeur de la *Revue internationale d'urbanisme*, il exerce de nombreuses responsabilités scientifiques. Il a notamment écrit : *Le Patrimoine réinventé* (1984), *La Question locale* (2000), *La Métropole des individus* (2005), *L'Urbanisme d'après crise* (2010, 2014), *Métapolis revisitée* (2014), et dirigé *La Métropole fragile* (2015) et *L'Urbanisme des modèles* (2016). Il a développé une activité de consultant auprès d'équipes de concepteurs et de maîtres d'ouvrages.



Fabienne BOUDON – Particules, lauréate Palmarès des jeunes urbanistes 2018

Fabienne Boudon est architecte-urbaniste, co-gérante de l'agence Particules. Elle a été responsable des projets urbains à l'agence LIN à Berlin de 2010 à 2016. En 2016, elle fonde l'agence Particules avec Lou Bellegarde. Particules est spécialisée dans les enjeux de valorisation/transformation/optimalisation du déjà-là, dans l'objectif de redonner de la valeur collective notamment aux sols et au patrimoine, de produire de la richesse collective et de rendre désirable la réhabilitation en avançant des solutions économiques sur tous les territoires de projet (territoires attractifs comme en déprise). Fabienne Boudon enseigne à l'École nationale supérieure d'architecture de Nantes depuis 2017.



Gérard PÉNOT – Urbaniste, Atelier Ruelle, Grand Prix de l'urbanisme 2015

Très présent dans le Grand Ouest (Saint-Nazaire, Nantes, Rennes, Angers) mais aussi à Lyon, Saint-Étienne ou Dunkerque, Gérard Pénot s'engage dans un corps à corps avec les villes où il intervient, animé par l'idée que l'espace public est le moteur de la transformation urbaine. Ses projets accordent une grande attention à la qualité des espaces du quotidien, à l'économie de leur réalisation, à la facilité de leur entretien, qu'il s'agisse de recomposer des quartiers d'habitat social ou de requalifier des cœurs de ville.

Les professionnels



Caroline POULIN – l'AUC, Grand Prix de l'urbanisme 2021.

Caroline Poulin est architecte DPLG. Après deux années passées à l'agence Chemetov + Huidobro (1989-1991) puis après avoir étudié à l'EHESS sous la direction de Michaël Darin puis d'Augustin Berque, elle fonde l'AUC avec Djamel Klouche et François Decoster (1996). Elle est ensuite lauréate d'Europas 5 (1999) et du Palmarès des jeunes urbanistes en 2006 puis devient membre de l'Atelier international du Grand Paris en 2010-2011. En 2019, elle est missionnée par la Ville de Paris au sein d'un groupe de quatre experts pour mener une réflexion sur l'amélioration du projet Gare du Nord. En 2021, elle intègre la Commission du Vieux Paris, la même année que le Grand Prix de l'urbanisme est décerné à l'AUC.



Hélène PESKINE – Secrétaire permanente du Puca.

Architecte et urbaniste en chef de l'État, Hélène Peskine est secrétaire permanente du Plan Urbanisme Construction Architecture (Puca), au ministère de la Transition écologique et de la Cohésion des territoires et au ministère de la Transition énergétique. Elle occupait précédemment la fonction de directrice adjointe de cabinet auprès de la ministre de l'Environnement, de l'Énergie et de la Mer, après avoir été sa conseillère en charge de la transition énergétique, du climat, de l'écomobilité et du bâtiment durable.



Aurélien COUSI – Directrice chargée de l'architecture, adjointe au directeur général des patrimoines, ministère de la Culture et de la Communication

Aurélien Cousi a rejoint le ministère de la Culture le 1^{er} février 2020 dans les fonctions de directrice, adjointe au directeur général des patrimoines, chargée de l'architecture. Diplômée de l'École polytechnique et ingénieure en chef des Ponts, des Eaux et des Forêts, elle exerce depuis quinze ans au sein de l'État, de ses établissements publics et des collectivités dans les domaines de l'aménagement, l'urbanisme et la construction publique. Aurélien Cousi dirige à présent l'EPA Euroméditerranée à Marseille.

LES CONSEILS

La conseillère de la mission Grand Prix

Rapporteurs de la commission technique



Marie-Douce ALBERT – Rédactrice au service architecture et urbanisme du *Moniteur*

Journaliste diplômée du Celsa, elle a commencé à traiter d'architecture et de projets urbains quand elle était attachée à la rédaction du *Figaro*, puis a continué à écrire sur ces sujets alors qu'elle était pigiste pour divers titres, grand public ou spécialisés. Depuis 2013, elle a rejoint *Le Moniteur des travaux publics et du bâtiment*, où elle est chef de la rubrique « urbanisme » au service Architecture et urbanisme.



Emeline CAZI – Journaliste au *Monde*, chargée de la rubrique Ville et urbanisme

Emeline Cazi est journaliste au *Monde*, chargée de la rubrique Ville et urbanisme, depuis le printemps 2020. Elle écrit à la fois sur les grands projets, les politiques urbaines, les territoires, mais aussi sur les questions climatiques et de transition écologique liées à ces sujets. Auparavant, elle a été enquêtrice au sein du service Société pendant près de dix ans. Elle a débuté sa carrière au *Parisien*, où elle a travaillé pour les éditions de Seine-et-Marne, de Paris, du Val-d'Oise, avant de rejoindre le service Enquête du quotidien.



Ariella MASBOUNGI – Conseillère spéciale, Grand Prix de l'urbanisme 2016

Architecte-urbaniste, inspectrice générale jusqu'en 2016, chargée du « Projet urbain » pour le ministère en charge de l'urbanisme, elle a dirigé le Grand Prix de l'urbanisme et les ateliers « Projet urbain ». Membre du Club Ville Aménagement, elle y pilote des groupes de travail à l'origine de plusieurs études (sur les grands territoires, l'énergie, la « ville pas chiant » et récemment sur les « territoires oubliés-territoires d'avenir »). Elle pilote les « 5 à 7 », série de conférences sur des thèmes de société et dirige les ouvrages afférents à ces différents sujets et activités. Le Grand Prix de l'urbanisme lui a été décerné en 2016 pour l'ensemble de son parcours.



Delphine NÉGRIER – Urbaniste-programmiste, Alaphville, Palmarès des jeunes urbanistes 2007



Antoine PETITJEAN – Architecte-urbaniste, (apm & associés), Palmarès des jeunes urbanistes 2016